ARRONDISSEMENT DE

LA HAUTE-SAINT-CHARLES

Découvrir Québec

ARRONDISSEMENT DE **LA HAUTE-SAINT-CHARLES**

VILLE DE QUÉBEC

Cette publication a été réalisée par le Service de la culture de la Ville de Québec, avec la collaboration du Service de l'aménagement du territoire, dans le cadre de l'Entente de développement culturel intervenue entre le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec et la Ville de Québec.

Coordination	Annie Blouin, Ville de Québec
Recherche et rédaction	Louise Côté et Jacques Dorion
Photographies	Jacques Dorion et Ville de Québec
Cartographie	Larochelle Communication graphique
Graphisme	LMG Communication graphique
Comité de lecture	*Ville de Québec* Marc-André Bluteau Louis Lafond Hélène Nadeau *Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec* Amélie Gagné
Révision linguistique	Ghislaine Fiset
Édition	Mario Brassard Service des communications, Ville de Québec

Dépôt légal – 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89552-083-2

© Ville de Québec, 2011

PAGE COUVERTURE

< L'église de Saint-Gérard-Majella dans le quartier de Val-Bélair.

< Bûcherons à l'œuvre. *ShHSC; fonds Société d'histoire de Lac-Saint-Charles; Marie et Joseph Rhéaume.*

< Promenade hivernale le long de la Saint-Charles. *Photographie Ville de Québec.*

< Vue aérienne du quartier de Lac-Saint-Charles. *Photographie Ville de Québec.*

< Canotage sur la Saint-Charles. *Photographie Ville de Québec.*

< Un ouvrier à l'œuvre à la manufacture Bastien de Loretteville, en 1947. *BAnQ-Q; photographie Roland Charuest; E6.*

COUVERTURE ARRIÈRE

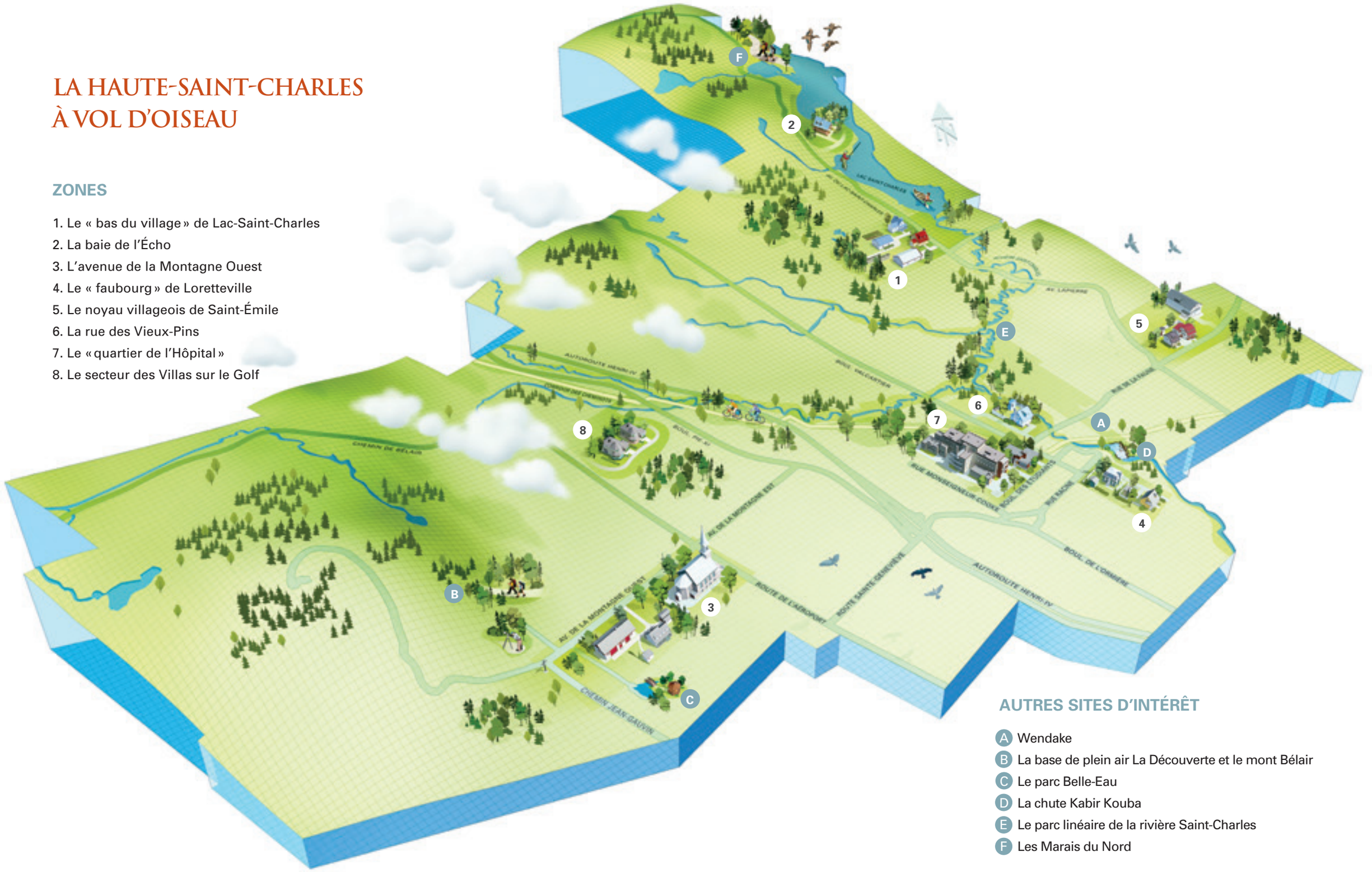
> Promenade aux Marais du Nord. *Photographie Ville de Québec.*

> Élèves devant le nouveau couvent de Loretteville, après 1911. *ShHSC.*

LA HAUTE-SAINT-CHARLES À VOL D'OISEAU

ZONES

1. Le « bas du village » de Lac-Saint-Charles
2. La baie de l'Écho
3. L'avenue de la Montagne Ouest
4. Le « faubourg » de Loretteville
5. Le noyau villageois de Saint-Émile
6. La rue des Vieux-Pins
7. Le « quartier de l'Hôpital »
8. Le secteur des Villas sur le Golf



AUTRES SITES D'INTÉRÊT

- A Wendake
- B La base de plein air La Découverte et le mont Bélair
- C Le parc Belle-Eau
- D La chute Kabir Kouba
- E Le parc linéaire de la rivière Saint-Charles
- F Les Marais du Nord

Découvrir Québec

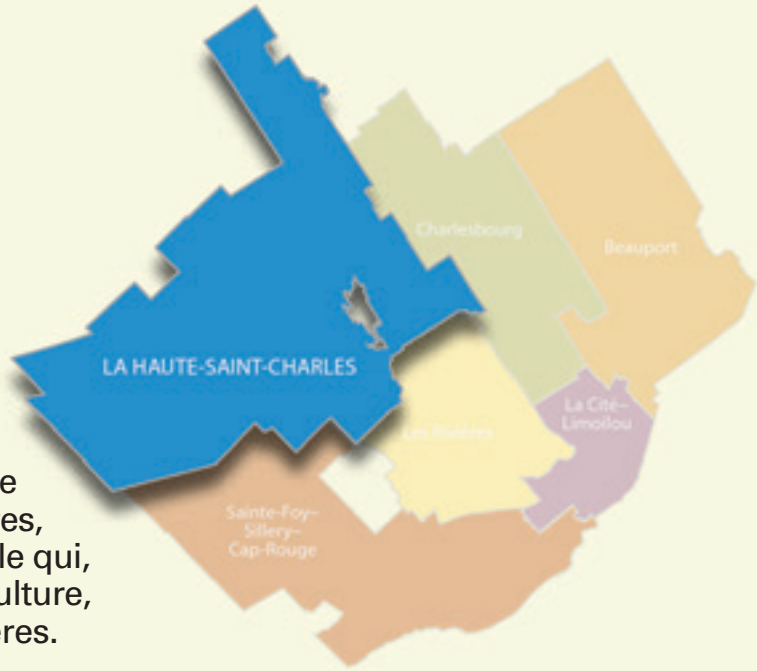
ARRONDISSEMENT DE

LA HAUTE-SAINT-CHARLES

VILLE DE QUÉBEC

Extrait d'une carte de Joseph Bouchette, 1831.
BAnQ; G13450/1831a/B68.

Découvrir Québec



Nous vous convions à découvrir une ville de 450 kilomètres carrés. Une ville constituée d'anciens noyaux villageois et de rangs, de quartiers urbains, de commerces, d'industries, de milieux agricoles et forestiers, de lacs et de rivières, de vallées, de plateaux et de montagnes. Une ville qui, depuis 1608, ne cesse d'ajouter des volets à sa culture, à son art de vivre, à ses paysages et à ses frontières. Une ville en perpétuel mouvement…

Pour découvrir Québec, nous vous offrons ici des lieux, des repères, des adresses, des itinéraires, comme autant d'évasions et de sorties possibles. Pour bien en profiter, il faudra prendre le temps de s'arrêter, d'observer le paysage et d'aller vers les gens pour qu'ils racontent leur arrondissement. Et la surprise sera au rendez-vous parce que chaque arrondissement a sa personnalité, ses particularités et ses secrets bien gardés…

Ce cahier, le quatrième d'une série de six sur les arrondissements de Québec, est une invitation à découvrir Québec autrement, par zones géographiques et par thèmes.

Zoom sur nos coups de cœur en espérant qu'ils deviennent aussi les vôtres!

Le parc Belle-Eau, dans le secteur de Val-Bélair.
Photographie Ville de Québec.

LA HAUTE-SAINT-CHARLES, UN RIDEAU DE VERDURE 3

DES LIEUX D'INTÉRÊT

ZONE 1 Le « bas du village » de Lac-Saint-Charles : un monde d'agriculteurs et de bûcherons 4

ZONE 2 La baie de l'Écho : le legs de la famille Saint-Jacques 10

ZONE 3 Aux sources de Val-Bélair : l'avenue de la Montagne Ouest 16

ZONE 4 Un îlot villageois dans le quartier de Loretteville 22

ZONE 5 Aux racines de Saint-Émile : le royaume du « soulier mou » 28

ZONE 6 La rue des Vieux-Pins : sur les traces d'une ville disparue 34

ZONE 7 Les rêves du Dr Larochelle, à l'origine d'un quartier résidentiel 40

ZONE 8 Le secteur des Villas sur le Golf : la fierté retrouvée 46

LE PATRIMOINE ET SES CURIOSITÉS

Une terre d'eau et de relief 50

Tourisme et villégiature 56

Le cuir : un incontournable de La Haute-Saint-Charles 62

Architecture : des coups de cœur assurés 68

EN CONNAÎTRE PLUS...

Des promenades dans La Haute-Saint-Charles 76

Quelques repères chronologiques 80

Portrait de famille 82

La Haute-Saint-Charles en trois temps 84

Bibliographie sommaire 86

La Haute-Saint-Charles à vol d'oiseau Couverture intérieure

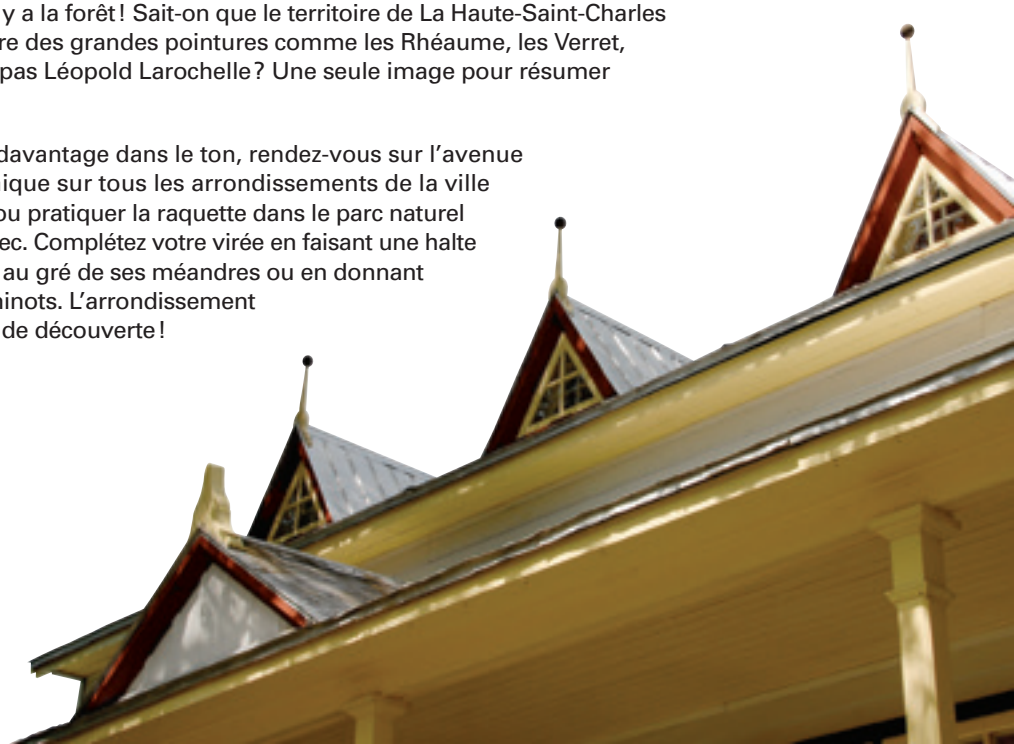
LA HAUTE-SAINT-CHARLES, UN RIDEAU DE VERDURE

Le cœur bien ancré au nord, solidement arrimé entre la plaine du Saint-Laurent et les contreforts des Laurentides, l'arrondissement de La Haute-Saint-Charles affiche une identité mosaïque. La géographie, l'histoire, la villégiature, l'architecture et l'industrie ouvrent la porte à une terre de contrastes. Jugez-en plutôt par vous-mêmes !

La Haute-Saint-Charles est terre de cuir et de « souliers mous » que les entrepreneurs de Saint-Émile et de Loretteville ont expédiés partout en Amérique et même en Europe grâce aux mains habiles des tailleurs et des couturières. L'arrondissement est terre de vent que les lavandières de la « Montagne-à-Bonhomme » ont utilisé à bon escient. Il est terre d'eau, celle qui descend des montagnes, celle des lacs et des rivières, celle qui voit la villégiature arriver en canot avant de s'ancrer dans la baie de l'Écho. Il est terre de transhumance pour les estivants de Château-d'Eau et de Val-Saint-Michel. Et il est terre de renouveau alors que le secteur des Villas sur le Golf se développe en conjuguant nature et architecture.

L'arrondissement est aussi terre d'élevage d'animaux à fourrure et terre d'agriculture. Une terre chiche, diront certains, qui arrive à peine à nourrir. Mais heureusement qu'il y a la forêt ! Sait-on que le territoire de La Haute-Saint-Charles a été la réserve à bois du centre-ville ? Il est aussi terre des grandes pointures comme les Rhéaume, les Verret, les Saint-Jacques et le Dr Larochelle. Qui ne connaît pas Léopold Larochelle ? Une seule image pour résumer sa croisade : le quartier de l'Hôpital.

Bref, tournez les pages et, pour vous mettre encore davantage dans le ton, rendez-vous sur l'avenue de la Montagne Ouest : une très belle vue panoramique sur tous les arrondissements de la ville vous y attend. Profitez-en aussi pour marcher, skier ou pratiquer la raquette dans le parc naturel du Mont-Bélair, le plus grand parc de la ville de Québec. Complétez votre virée en faisant une halte à la chute Kabir Kouba, en remontant la Saint-Charles au gré de ses méandres ou en donnant quelques coups de pédale dans le corridor des Cheminots. L'arrondissement de La Haute-Saint-Charles est alors terre de plaisir et de découverte !



< Les Marais du Nord, oasis de verdure.

Des lieux d'intérêt

LE « BAS DU VILLAGE » DE LAC-SAINT-CHARLES :

UN MONDE D'AGRICULTEURS ET DE BÛCHERONS

Les témoins du passé se font rares le long de l'avenue du Lac-Saint-Charles, pourtant tracée au 18e siècle. Ils en sont d'autant plus précieux, comme cet îlot rural, à l'ouest de l'artère, entre les rues Jacques-Bédard et des Trente-Arpents. On y remarque quelques maisons du tournant du 20e siècle, des bâtiments de ferme, deux ou trois potagers et des prairies. Nous voici immédiatement plongés dans la vie quotidienne du « bas du village », un monde d'agriculteurs et de bûcherons ayant rapidement appris à composer avec le milieu.

ZONE 1

Terre et forêt nourricières

Des bandes amérindiennes fréquentent les abords du lac Saint-Charles depuis des temps immémoriaux. Il y a au moins 4 000 ans, des Algonquiens y érigent des campements pour chasser l'orignal et le castor. Plus près de nous, dès la fin du 17e siècle, les Hurons en font un site de chasse et de pêche, en plus d'y ramasser du bois pour la fabrication de canots et de raquettes.

L'occupation permanente des lieux ne remonte toutefois qu'au 18e siècle, lorsque les Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec concèdent les terres situées au nord de leur seigneurie de Saint-Ignace. Les lots, où s'activent quelques défricheurs dès 1739, sont orientés est-ouest pour que chacun ait un accès au lac ou à la rivière Saint-Charles. Vers 1780, dix-huit familles sont établies le long de l'unique chemin, aujourd'hui l'avenue du Lac-Saint-Charles. Parmi elles, des Beaulieu et des Rhéaume qu'on retrouvera plus tard au « bas du village ».

Même si les terres de cette partie de la seigneurie s'accrochent aux rebords des Laurentides, on y cultive d'abord, comme ailleurs dans la colonie, du blé, base de l'alimentation, de l'avoine, des pois, parfois du seigle, du lin et de l'orge; une culture céréalière sensible aux caprices du climat, aux gelées hâtives, aux sécheresses ou aux pluies trop abondantes. Avec les produits du potager et de la basse-cour, chaque famille subvient à peine à ses besoins.

< Un îlot rural préservé le long de l'avenue du Lac-Saint-Charles.

v L'affûtage d'une scie, appelée familièrement « boxa » (de l'anglais *Box Saw*).
ShHSC; fonds Société d'histoire de Lac-Saint-Charles; Rita Lefebvre.

Les convois de bois du Larron dans les années 1940

« Le matin, il y avait parfois 25 à 30 chevaux qui montaient vers les terres à bois du Larron. Ça prenait une quinzaine de cordes de bois pour chauffer une seule maison. Puisqu'un homme bûche environ une corde par jour, ça demandait donc plusieurs jours de travail. Certains montaient avec deux chevaux pour revendre les surplus. C'étaient des habitants du Lac, mais il y avait aussi du monde de Saint-Émile et même de Charlesbourg. »

> Entrevue avec Julien Savard, août 2010

Mais au cours du 19e siècle, des voyageurs, comme l'arpenteur et géographe Joseph Bouchette ou l'officier britannique Francis Hall, notent l'importance des prés et des vergers dans le « petit hameau épars » qui s'est développé au sud-ouest du lac. Bouchette écrit que les prairies sont si belles aux abords de la Saint-Charles qu'elles ne le cèdent presque à aucunes autres dans la province. Des habitants vendent même leurs surplus aux nombreux excursionnistes et touristes, attirés par la beauté des lieux.

Les résidants profitent aussi des eaux poissonneuses et des forêts giboyeuses, riches également en bois de toutes sortes, un complément à l'agriculture. Tous les hommes bûchent pour leurs besoins en bois de chauffage et de construction, troquant ou vendant les surplus à Québec et à Loretteville. La ressource semble inépuisable dans le secteur dit du Larron, au nord du lac Saint-Charles, là où plusieurs habitants conserveront des terres à bois jusqu'aux dernières décennies du 20e siècle.

Au sud-ouest du lac, les terres du « bas du village » sont limitées par les méandres de la Saint-Charles. *AVQ; photographie W. B. Edwards, 1937; n° 23426.*

Vivre de tous les métiers

Le hameau du lac Saint-Charles semble bien modeste en 1911 : à peine une soixantaine de maisons, disséminées surtout le long du chemin principal jusqu'à la baie de l'Écho. La majorité des 450 habitants résident au « bas du village », entre la « Traverse », aujourd'hui la rue Delage, et un sentier qui aboutit à la rivière Saint-Charles, à l'origine de la rue Jacques-Bédard.

Presque tous les chefs de famille sont cultivateurs. C'est le cas notamment d'Ismaël Savard du « bas du village », dont la terre s'étend alors de l'actuelle rue des Trente-Arpents jusqu'à la rue des Plaines. Le sol y est plat, bien arrosé et productif. Si bien qu'il est possible de vivre du produit de la terre. Les Savard, qui possèdent des chevaux, des vaches, des cochons et des poules, vendent leurs surplus, surtout des légumes, au marché Saint-Sauveur.

Louis-Charles Verret et Elmire Rhéaume, devant leur ferme. *ShHSC; fonds Société d'histoire de Lac-Saint-Charles; Rosario-J. Rhéaume; 5.15.*

Au retour des foins. *ShHSC; fonds Société d'histoire de Lac-Saint-Charles; Fabiola Lafond.*

Les ressources de la forêt

« Les gens ramassaient des faînes, la noix du hêtre, qu'on mettait dans le sucre à la crème. Il y avait aussi la savoyane, une racine orange et amère qu'on allait vendre dans les marchés de la ville. Ça donnait de l'appétit. Puis on récoltait de la gomme de sapin, vendue à la pharmacie Livernois de Québec pour la fabrication de remèdes ou pour coller des lentilles de caméra et de microscope. »

> Entrevue avec Léger Rhéaume, août 2010

Un campement rudimentaire de bûcherons.
ShHSC; fonds Société d'histoire de Lac-Saint-Charles; Marie et Joseph Rhéaume.

En face, à l'ouest du chemin du Village, aujourd'hui l'avenue du Lac-Saint-Charles, les lots s'étendent là aussi en bandes horizontales, suivant le découpage de l'époque seigneuriale. Mais le sol accidenté et pentu ne facilite pas les travaux des champs. La coupe de bois devient alors un complément indispensable à la survie des familles du secteur, des Beaulieu mais surtout des Rhéaume, qui montent pères et fils aux chantiers, une fois la récolte terminée. Le bûchage s'effectue l'hiver, lorsqu'un épais couvert de neige facilite le transport des troncs d'arbres débités à la hache, à la scie ou au godendard. Les bûcherons qui travaillent pour des entrepreneurs ou des compagnies se rendent à Stoneham et même plus loin dans le parc des Laurentides, où ils logent parfois plusieurs mois dans des campements rudimentaires. À partir de 1917, il est même possible d'atteindre le camp en « *jumpant* le train » puisqu'un chemin de fer, aujourd'hui démantelé, relie Loretteville à Stoneham en passant par le lac Saint-Charles.

Comme personne n'a de surplus, les emplois occasionnels sont les bienvenus, et ce dans tous les métiers : menuisier, jardinier, terrassier, tailleur de glace sur le lac ou employé aux moulins à scie des environs. On peut aussi travailler à la fabrique de canots de Camille Monier et, à partir de 1933, à celle de son fils Moïse, fabricant d'avirons au « haut du village ». À cette époque, plusieurs femmes contribuent au revenu familial en laçant des mocassins pour les manufactures du Village-Huron (Wendake) et de Saint-Émile. D'autres, hommes, femmes ou enfants, ramassent de la savoyane et de la gomme de sapin, vendues dans les marchés ou les pharmacies de la ville.

Place à l'autonomie et aux jeunes familles !

Loin de la ville, peu peuplé, le hameau du lac Saint-Charles conserve longtemps son mode de vie traditionnel et sa dépendance à l'égard des villages voisins. Les habitants doivent se rendre à l'église de Notre-Dame-des-Laurentides, un trajet souvent effectué à pied, pour assister à la messe du dimanche. Ils vont aussi au village de Saint-Ambroise (Loretteville), où l'on peut acheter ce que la ferme ne produit pas, bien que des marchands itinérants viennent sur place offrir du pain, des produits de boucherie ou des vêtements. Puis quelques commerces apparaissent au centre de l'agglomération linéaire, magasins généraux et autres.

Les premiers pas vers l'autonomie s'effectuent en 1945 avec la création d'une commission scolaire, puis d'une paroisse, celle de Sainte-Françoise-Cabrini. L'église est construite deux ans plus tard, au moment de la fondation officielle de la municipalité de Lac-Saint-Charles. Le peuplement se densifie aux abords de l'église et du chemin de Traverse. Mais au « bas du village », rien ne change vraiment dans le paysage rural. À l'est du chemin, chez les Savard, les champs et les prairies s'étendent jusqu'aux méandres de la rivière Saint-Charles. À l'ouest, les terres moins favorables à la culture ont été subdivisées en plusieurs parcelles d'un demi-arpent de largeur. Il y a toujours plusieurs familles Rhéaume qui vivent dans des maisons construites au tournant du 20e siècle ou après la Première Guerre mondiale. Les plus anciennes demeures ont leur façade au sud pour un maximum d'ensoleillement, comme le veut la tradition. Seule nouveauté : une épicerie est logée dans une pièce de la maison de Paul Rhéaume, en 1945; un commerce déménagé plus tard au 1290 de l'avenue du Lac-Saint-Charles.

Les véritables changements surviennent à la suite de l'ouverture de l'autoroute Laurentienne, qui facilite les communications avec Québec. À partir des années 1970, la localité s'accroît de plusieurs milliers d'habitants à chaque décennie. Les jeunes familles s'établissent dans de nouveaux développements ou le long de l'avenue

< Jeune skieur de Lac-Saint-Charles.
ShHSC; fonds Société d'histoire de Lac-Saint-Charles; Georgette Lepire.

v Louis-Philippe Rhéaume a longtemps été agriculteur et bûcheron.

Du potager à la piscine

« Aujourd'hui, on est seulement six ou sept à continuer de faire un potager. Le père de Julie Rhéaume, Louis-Philippe, fait encore des patates. Moi, ce que je produis, ça me donne des conserves pour l'année. Mais les gens de la ville, installés depuis peu, ont plutôt des piscines que des jardins. »

> Entrevue avec Léger Rhéaume, août 2010

^ Deux maisons, avenue du Lac-Saint-Charles, orientées au sud, comme le veut la tradition.

du Lac-Saint-Charles, sur la terre familiale qu'on subdivise. C'est dans ce contexte, au début des années 1980, que les Savard cèdent leur propriété à un promoteur immobilier. On trace alors les rues des Trente-Arpents, du Trappage, des Plaines… Construite en retrait de l'avenue du Lac-Saint-Charles, la maison d'Ismaël Savard, aujourd'hui plus que centenaire, se retrouve alors au 490 rue Marika, au cœur du nouveau développement.

Seul « l'îlot des Rhéaume », à l'ouest de l'avenue du Lac-Saint-Charles, conserve son paysage rural. Même si le mode de vie ancestral a disparu, il reste des jardins potagers et des bâtiments qui rendent compte du passé des lieux. Et puis il y a surtout des Rhéaume, qui habitent toujours, de pères en fils ou en filles, la maison familiale.

LA BAIE DE L'ÉCHO :
LE LEGS DE LA FAMILLE SAINT-JACQUES

Sur la rive ouest du lac Saint-Charles, à la hauteur de la rue du Beau-Site, une baie bien camouflée se laisse apprivoiser par un discret chemin en forme de croissant. Dans cette petite baie de tranquillité, au relief accidenté, où la forêt impose sa suprématie, la villégiature conserve discrètement son journal de bord, plus que centenaire, tenu par la famille Saint-Jacques. On y découvre des camps de pêche, des chalets modestes, des maisons de villégiature et aussi d'anciennes glacières en pierre; on y devine des excursions sur le lac, des parties de croquet et de tennis, des invités prestigieux, un air de violon, bref, l'atmosphère de toute une époque à l'origine des mémoires de la baie de l'Écho.

ZONE 2

Fonctionnaire et aventurier

Le lac Saint-Charles est fréquenté pendant longtemps par des Amérindiens qui en exploitent les ressources. Quant à la présence d'Européens, elle remonte aux débuts de la colonie. Au 17e siècle, les Jésuites y pêchent et y ont probablement un camp de fortune. Puis, des incursions sporadiques autour du lac ont lieu durant tout le 19e siècle. Des voyageurs étrangers et des membres de l'élite de Québec fréquentent cet endroit avec assiduité.

C'est dans ce contexte qu'Arthur Saint-Jacques découvre pour la première fois le lac Saint-Charles, en 1898. Il est séduit par la quiétude de la baie de l'Écho, la nature vierge et la montagne. Ce secteur, que l'on appelle communément « le deuxième lac », renferme peu d'habitations à l'époque. On y retrouve quelques camps en bois rond et surtout la ferme de Léon-Magloire Carrier, qui fait paître des vaches sur la rive; un moulin serait érigé non loin de la maison de ferme au 450, chemin de la Baie-de-l'Écho. Aujourd'hui, cette habitation transformée et sa dépendance en pierre constituent un ensemble de villégiature exceptionnel.

< Des résidences de la baie de l'Écho.

> Nuit sous la tente, vers 1942. *Collection Béatrice Roy-Locatelli.*

v Yseult Saint-Jacques conserve le journal de vacances de son grand-père, Arthur Saint-Jacques.

UN GENTILHOMME DES BOIS

Arthur Saint-Jacques (1878-1958) est issu d'une famille de l'élite canadienne-française. Il occupe de 1904 à 1947 le poste de gentilhomme huissier de la verge noire au Parlement de Québec. M. Saint-Jacques a consigné dans un journal de vacances la vie quotidienne à « La Trappe ». Pendant plus de 40 ans, soit de 1903 au milieu des années 1940, il a cumulé, au fil des saisons, des moments de vie devenus une épopée familiale, des photographies servant de référence et surtout il nous a légué une histoire documentée de ce coin de villégiature hors du commun.

Printemps prometteur

« Deuxième visite cette année. Température belle et chaude. Excursion de pêche d'Édouard Laurin, J. Charles Drolet et Paul comme pilote. Cette pêche a été presque miraculeuse puisque Édouard a capturé six "touladis" variant en pesanteur de six livres et demie à deux livres et douze onces. »

> Journal d'Émile Drolet, fils de F.-X. Drolet, 23 mai 1943

Arthur Saint-Jacques acquiert un premier terrain en 1902. Il construit en bordure du lac un camp de pêche baptisé « La Trappe », qui devient la résidence d'été de la famille et le rendez-vous des notables de Québec. À peine installé, il amorce une série de travaux : isolation du camp afin qu'il soit habitable à l'année, creusage d'une cave pour y ranger des canots et érection d'une glacière en pierre, conservée encore aujourd'hui. Le camp est agrandi en 1905 et en 1913, tandis qu'apparaissent un terrain de tennis et des dépendances. Les rives du lac sont réaménagées pour former trois grands terrassements, lesquels seront engloutis par les eaux au début des années 1950 à la suite de la construction d'un barrage à la hauteur de la rue Delage. Cette élévation du niveau du lac crée également, sur la pointe est, une île qui se détache de la baie de l'Écho, l'île aux Bouleaux, sur laquelle on peut apercevoir les vestiges d'une cheminée en pierre d'un des deux camps disparus, probablement propriété d'Arthur Saint-Jacques à une certaine époque.

Entre 1916 et 1918, Arthur Saint-Jacques achète plusieurs terrains mitoyens à sa propriété, de sorte que son domaine foncier couvre une superficie de 29 hectares. On y retrouve plusieurs camps en billes de bois qu'il restaure ou construit. Il entreprend par la suite de fractionner son domaine en vendant environ 25 camps. Ainsi, en 1920, François-Xavier Drolet, propriétaire de la célèbre fonderie de Québec, achète un camp de pêche en bois rond au prix de 3 000 $. Afin de faciliter l'accès à ces camps, M. Saint-Jacques ouvre un chemin d'environ quatre kilomètres longeant la rive ouest du lac. C'est toutefois sa fille Paule qui, après le décès de son père, fait tracer le chemin Saint-Jacques, un tronçon du chemin actuel de la Baie-de-l'Écho. Ce chemin établit un lien direct avec l'avenue du Lac-Saint-Charles, avant l'ouverture de la rue du Beau-Site vers 1978.

Chalet de la famille Saint-Jacques avec sa glacière de pierre à l'arrière.

ÉCHO RELIGIEUX

Le nom poétique de la baie de l'Écho tient son origine du passage de quatre religieuses hospitalières qui firent résonner dans cette anse, le 4 juin 1726, leurs voix répercutées par les montagnes. En 1989, la Commission de toponymie du Québec leur rendait hommage en nommant la baie voisine « anse aux Quatre Dames ».

La saison des loisirs

Si la pêche demeure la raison d'être de ces camps, l'automne venu, la chasse aux lièvres et à la perdrix est coutume. Mais plusieurs autres activités de loisir se pratiquent à « La Trappe ». Par exemple, le canot Sponsor en toile, arrimé à des flotteurs, permet aux plus jeunes de s'aventurer sur le lac en toute sécurité. Les pêcheurs, quant à eux, utilisent le canot double, c'est-à-dire deux canots d'écorce placés côte à côte et réunis par des lanières et des perches; cette embarcation est réputée pour sa grande stabilité et semble spécifique au lac Saint-Charles. On s'adonne aussi à la baignade, à la pétanque, au croquet, au badminton, au tennis et à la boxe.

^ Un dimanche de retrouvailles à la baie de l'Écho. *Collection Béatrice Roy-Locatelli.*

Exceptionnellement, Arthur Saint-Jacques se rend à son chalet en hiver. Parfois, il n'hésite pas à percer un trou dans la glace du lac pour s'y plonger en maillot de bain. Il chausse des raquettes mais c'est toutefois le ski de fond qu'il apprécie le plus, d'autant qu'il en fabrique lui-même en trempant des planches dans l'eau bouillante pour ensuite les courber à l'aide de serres. Le Musée du ski de Québec, situé au pied des pentes du mont Sainte-Anne, conserve une paire de skis de fond fabriquée de la main d'Arthur Saint-Jacques.

La chanson, la musique, la danse et les discours humoristiques égaient aussi les lieux, notamment avec le « graphophone » ou encore la ballade *Le départ des frères conscrits* qui raconte la joie de vivre des estivants. En d'autres circonstances, des invités entament des airs d'opéra ou M^me^ Saint-Jacques chante et joue au piano alors que son mari s'installe sur la galerie du chalet, un ocarina (petite flûte) en main. Parfois le violoneux réputé Roméo Verret de Lac-Saint-Charles se produit. La musique qui se répand alors dans la baie de l'Écho envahit le lac et les montagnes, créant une atmosphère magique aux yeux des invités.

^ Roméo Verret, célèbre violoneux de Lac-Saint-Charles.
ShHSC; fonds Société d'histoire de Lac-Saint-Charles; Rosario-J. Rhéaume.

< Le canot Sponsor, réputé très sécuritaire, vers 1950. *Collection Claire Morel.*

Popularité de la baie de l'Écho

Nombreux sont les parents et les amis qui séjournent à « La Trappe » et qui se désignent pour la circonstance sous le nom de « frères conscrits ». Ils sont en fait près d'une centaine provenant de milieux aisés de la ville de Québec et qu'Arthur Saint-Jacques reçoit. Parmi les invités de marque qu'il accueillera à son camp, mentionnons Louis Saint-Laurent, premier ministre du Canada (1948-1957), Lomer Gouin, premier ministre du Québec (1905-1920), et Louis-Alexandre Taschereau, aussi premier ministre du Québec (1920-1936). Outre les politiciens, d'autres notables bien connus fréquentent les lieux, tels Desmond Clarke, président de la Clarke Steamship, Adjutor Amyot, futur président de la Dominion Corset, ainsi que des visiteurs de la Pennsylvanie, de la Colombie-Britannique, de l'Ontario et de la Nouvelle-Écosse.

Après le décès d'Arthur Saint-Jacques, en 1958, le lotissement du domaine s'accentue. À ce moment, la baie de l'Écho n'en demeure pas moins un site de villégiature, fréquenté entre la Saint-Jean-Baptiste et la fête du Travail. Exceptionnellement, certains chalets sont occupés durant le temps des Fêtes. D'ailleurs Louis-Eugène Rhéaume, propriétaire d'une épicerie à Lac-Saint-Charles, se rappelle avoir livré des victuailles à la baie de l'Écho en traîne sauvage. Parmi les nouveaux arrivants de cette période figurent des amis ou des connaissances de la famille Saint-Jacques et l'aquarelliste anglais Lionel Fielding Downes.

À partir de la fin des années 1970, la vocation du domaine Saint-Jacques prend une nouvelle orientation : des chalets sont convertis en résidences permanentes, d'autres sont démolis et le lotissement se poursuit pour faire place à une villégiature plus cossue.

Guy Lemieux, Claire Morel et Louise Lavoie à la baie de l'Écho, vers 1975. *Collection Claire Morel.*

Des résidants permanents

« Nous avons acheté le chalet d'Yvette Saint-Jacques en 1979. Depuis ce temps-là, il s'est ajouté une maison presque à chaque année et maintenant les gens vivent ici en permanence. Je pense que je suis la seule à retourner à la ville l'hiver venu. »

> Entrevue avec Béatrice Roy-Locatelli, juillet 2010

Faisant foi de cette banlieue qui progresse, les années 1980 et les décennies suivantes voient arriver des résidants permanents dans la baie de l'Écho. Certains propriétaires, soucieux de l'esprit des lieux, ont érigé au cours des dernières années des maisons en billes de bois et portent une grande attention au milieu naturel, dans le respect des convictions profondes de celui qui en a entrepris le développement. Dans ce contexte, la baie de l'Écho, avec un chemin sinueux, un environnement fortement boisé et des constructions anciennes et récentes, continue de tisser son histoire tout en préservant le cachet des lieux.

^ Cette construction récente, chemin de la Baie-de-l'Écho, reprend des caractéristiques des anciens camps de pêche et de chasse.

< Le camp de la famille Drolet, construit en billes de bois, bénéficie d'une galerie couverte.

AUX SOURCES DE VAL-BÉLAIR :

L'AVENUE DE LA MONTAGNE OUEST

Aux confins du territoire, l'avenue de la Montagne Ouest forme une large tranchée de quelques kilomètres dans un environnement boisé. Tracée au pied du mont Bélair, en surplomb d'une terrasse à la vue imprenable, elle demeure un incontournable pour qui se penche sur les origines du quartier de Val-Bélair. Ses fermes, ses maisons anciennes et sa belle église de pierre locale nous transportent à l'époque du rang de la Montagne-à-Bonhomme et à celle, pas si lointaine, où l'on travaillait fort à Saint-Gérard-Majella pour nourrir la famille.

ZONE 3

Pionniers des hauteurs

Ce n'est guère avant la seconde moitié du 18e siècle que le peuplement s'amorce sur les terrasses des contreforts laurentiens. Le rang de la Montagne-à-Bonhomme, aujourd'hui l'avenue de la Montagne Ouest, longe un plateau de la seigneurie de Gaudarville pour aboutir au pied du mont Bélair, dans la seigneurie voisine de Bélair, dite aussi de Bonhomme, en mémoire de son premier seigneur, Guillaume Bonhomme (vers 1643-1710).

Les pionniers du rang vivent autant de la coupe de bois que de la culture du sol, une terre difficile, défrichée à coups de pioche entre les affleurements de roche grise. À la fin du 18e siècle, ils forment déjà une communauté distincte, désignée dans divers documents sous l'appellation d'« habitants de la Montagne Habonhomme ». Ce sont des Allard, Barbeau, Beaulieu, Bédard, Daigle, Le Roux dit Cardinal, Lirette, Martel, Milhomme, Plamondon ou Poitras, dont plusieurs descendants habitent encore le secteur aujourd'hui.

< Derrière l'église, l'avenue de la Montagne Ouest s'étire jusqu'au pied du mont Bélair. *BAnQ-Mtl; photographie Jean-Marie Cossette, 1977; P690.*

Le rang de la Montagne-à-Bonhomme apparaît comme un espace entièrement agricole sur une carte de 1831. Depuis L'Ancienne-Lorette, on y accède par un chemin qui suit la ligne de séparation des seigneuries de Gaudarville et de Saint-Gabriel, l'actuelle route de l'Aéroport. Pour se rendre à Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette (Loretteville), où se trouve l'église paroissiale, on emprunte plutôt le chemin des 40 arpents, aujourd'hui l'avenue de l'Amiral, tracé en diagonale à travers une terre réservée aux Hurons.

Un clocher sur la montagne

La centaine d'habitants qui vit aux abords du mont Bélair obtient sa propre paroisse au début du 20e siècle. Outre le rang de la Montagne-à-Bonhomme, principal noyau de peuplement, elle desservira les habitants des autres rangs du secteur, aujourd'hui les rues Gaudar et Bélair, ainsi que le boulevard Pie-XI.

Le premier curé, Amédée Boutin, est nommé en 1906, trois ans avant la fondation officielle de la paroisse de Saint-Gérard-Majella. Dès son arrivée, il fait construire par corvées une chapelle temporaire de 75 bancs sur un terrain offert par Antoine Boivin. Puis, il commande à l'architecte Joseph-Pierre Ouellet les plans d'une église digne de ce nom. Pour réduire les coûts, on diffère la construction du clocher et on utilise des « cailloux de l'endroit » en remplacement de la brique initialement prévue. Judicieusement construite sur une élévation, à l'intersection des chemins de la Montagne et de la Grande Ligne Guénette, aujourd'hui la route de l'Aéroport, la belle église de granit local domine le paysage à partir de 1908, avec son clocher érigé six ans plus tard.

La vie de la communauté s'articule dès lors aux abords de ce point de repère incontournable. Après la création de la municipalité de Saint-Gérard-Majella en 1909, c'est là que les habitants du rang se regroupent pour discuter de politique. Les débats entre les candidats se déroulent sur le perron du temple ou dans un champ situé tout près. Une fois élus, les membres du conseil se réunissent aussi dans le secteur, à la salle publique aménagée à l'étage de l'école du village.

< Philippe Rochette, après la coupe de bois, devant la maison familiale. *Collection Jocelyne Daigle Cantin.*

Construite en retrait du chemin, une résidence « du village » dotée d'éléments décoratifs de bois sculpté, au 1022, avenue de la Montagne Ouest.

Le 1256, une maison type de l'avenue de la Montagne Ouest, avec son toit à deux versants percé de lucarnes.

Du rang au village

Vers 1915, les petites fermes s'étirent en continu dans le rang de la Montagne jusqu'à la croix de chemin, érigée à l'angle de la Grande Ligne Légaré, aujourd'hui le chemin Jean-Gauvin. Tout près, on a ouvert une école de rang, aujourd'hui le 1534, avenue de la Montagne Ouest. À l'autre extrémité, dans le secteur de l'église, a pris naissance un hameau bien modeste, appelé « le village ». En plus de l'école-salle publique, on y compte un moulin à scie, la forge d'Alfred Daigle et le magasin général de Vidal Villeneuve, où se trouvent le bureau de poste et l'unique téléphone de la localité, fort utile dans une communauté isolée, les chemins n'étant pas déblayés l'hiver.

Les maisons du village ont souvent deux étages avec des galeries couvertes décorées de motifs de bois sculptés, comme celles de L'Ancienne-Lorette qui servent sûrement de modèles. Dans le rang, les maisons de bois à un étage sont plus modestes avec leur toiture à deux versants percées de lucarnes, à l'image des 1256 et 1343 de l'avenue de la Montagne Ouest. Elles comportent généralement des galeries à l'avant ou à l'arrière pour bénéficier de la vue impressionnante qui embrasse toute la région de Québec, depuis l'île d'Orléans jusqu'à Saint-Augustin-de-Desmaures. Le tournant du 20e siècle est aussi une période où émergent de nouvelles formes en architecture, dont la toiture mansardée que l'on retrouve ici et là, dans le rang ou au « village », comme aux 1022 et 1026 de l'avenue de la Montagne Ouest.

La famille Rochette pose devant la maison recouverte de bardeaux. *Collection Jocelyne Daigle Cantin.*

Mille et un métiers

Les habitants du rang exploitent au maximum les ressources de la forêt omniprésente. Plusieurs vivent du bois mou, bûché, scié et livré à Loretteville et à Québec. La vente de plants d'érables fait également la renommée de Saint-Gérard-Majella. Joseph Boivin y emploie même jusqu'à dix hommes, au début du 20e siècle. Mais les entreprises forestières sont généralement modestes, comme les moulins à scie de Pierre « Petit » Daigle, de Joseph « Ti-Fan » Savard, de Xavier Boivin, d'Édouard Daigle et de John Vallières, apparus dans la seconde décennie du 20e siècle. Autre source de revenus, les animaux à fourrure, renards, visons et rats musqués, trappés par des chasseurs de métier. Comme l'industrie rapporte bien, plusieurs habitants se lancent dans l'élevage, tels Albert Légaré ou Désiré Beaumont.

Mais la forêt ne suffit pas. Les femmes de Saint-Gérard développent donc, à l'aube du 20e siècle, un service de buanderie qui occupera trois foyers sur quatre pendant une cinquantaine d'années, en mettant toute la famille à contribution. Ce sont les maris qui se rendent chaque semaine à Québec pour ramasser le linge sale et livrer celui qu'on a blanchi; un trajet de cinq heures en voiture à cheval. Le repassage des mouchoirs est confié aux fillettes tandis que les jeunes filles sont chargées de tirer l'eau des ruisseaux, remplir les cuves, charrier le bois qui alimente le feu du fourneau et frotter le linge. Dans un secteur aussi exposé aux vents, on doit souvent courir les draps dans les champs en pleine nuit. Mais c'est pire l'hiver puisqu'il faut étendre le linge rempli de neige dans toute la maison, même si l'eau ruisselle sur les murs.

Des bogheis de linge à la queue leu leu

« [En 1947] la plupart des femmes lavent le linge sale des riches bourgeois de la haute-ville de Québec et les maris font la navette deux fois par semaine depuis Saint-Gérard jusqu'aux demeures cossues de la Grande Allée. Leurs bogheis sont faciles à repérer, surmontés qu'ils sont d'une structure en bois peinturée noire, le tout tiré par un vieux cheval visiblement fatigué, après un si long parcours. On en voit parfois plusieurs se suivre à la queue leu leu. »

> Roger Chartrand, texte inédit, juin 2008

< Chez Léger-Paul Beaumont, toute la galerie est occupée par les cordes à linge où sèche la dernière brassée. *Collection Jocelyne Daigle Cantin.*

Du village de colonisation à la ville de banlieue

Le rang de la Montagne, à la fin des années 1930, ressemble à un village de colonisation typique avec ses petites fermes isolées, son sol rocheux, son agriculture de subsistance et ses travailleurs du bois. Près de l'église, à la croisée des chemins, on compte alors une dizaine de bâtiments dont la forge d'Alexandre Daigle et le magasin général d'Omer Daigle, deux endroits privilégiés pour échanger les nouvelles du jour. Le presbytère occupe aussi une place de choix dans la vie de la communauté puisque les habitants viennent y chercher conseil auprès du curé, l'homme le plus instruit du village et souvent l'arbitre des conflits entre les clans familiaux. La résidence du pasteur s'élève au centre d'une petite ferme où l'on retrouve un poulailler, une étable pour les deux vaches Ayrshire, une écurie pour la jument Nell, un vaste potager, des arbres fruitiers et même de la vigne.

C'est après la Seconde Guerre mondiale que le village se déploie vers l'est, avec la construction de maisons le long de la « route neuve », aujourd'hui l'avenue de la Montagne Est. Puis, l'arrivée de nouveaux résidants entraîne l'installation d'un réseau d'aqueduc et d'égouts, le pavage des rues et, sur le terrain de l'église, l'ouverture d'un couvent – aujourd'hui démoli – et de l'école Amédée-Boutin. En 1964, un nouveau presbytère remplace l'ancien, déménagé au 1308, avenue de la Montagne Est. L'élargissement de la route de l'Aéroport occasionne par ailleurs la démolition de la forge.

De beaux témoins du passé sur l'avenue de la Montagne Ouest.

Le curé Odilon Belle-Isle avec sa mère et ses sœurs, devant l'ancien presbytère, dans les années 1940. *Collection Guy Germain.*

Le curé, un guide spirituel et temporel

« Après la dernière messe de chaque dimanche, [le curé] accueillait les gens qui souhaitaient le voir au presbytère. Il y avait dans le hall d'entrée plein de chaises où ils s'entassaient comme dans nos cliniques médicales d'aujourd'hui. Étant en général analphabètes, les paroissiens consultaient mon oncle [le curé Odilon Belle-Isle] pour régler tous leurs problèmes quels qu'ils fussent. […] Combien de fois dut-il intervenir pour calmer les esprits dans des guerres de clans typiques des villages d'antan où le sang coulait parfois, l'alcool aidant. »

> Guy Germain, texte inédit, 2008

L'ancien rang de la Montagne reste toutefois à l'écart des bouleversements. Il y a bien quelques commerces, une quincaillerie et un dépanneur, qui ouvrent sur la route de terre. Puis des bungalows qui s'insèrent ici et là, notamment sur la propriété des Rochette, où une rue est tracée. Mais pour l'essentiel, le paysage agroforestier demeure intact, ce qui attire d'ailleurs les villégiateurs. Parmi eux, les Frères de Saint-Vincent-de-Paul, qui mettent sur pied un camp de vacances pour les jeunes, au milieu des années 1950, à l'origine de la base de plein air de Val-Bélair. Dans la décennie suivante, Georges-Albert Daigle aménage un espace de détente autour d'un petit lac, devenu aujourd'hui le parc Belle-Eau.

Le lotissement de l'ancien rang s'accélère à partir des années 1980, au moment où les fermes des Vallières, Langlais ou Daigle disparaissent, si bien qu'en 2011, il ne reste presque plus de producteurs agricoles. Mais en dépit de la transformation du milieu et de la construction de nouvelles résidences, parfois mal intégrées à la trame ancienne, l'avenue de la Montagne Ouest conserve beaucoup d'attrait. La vue incomparable sur la région de Québec, l'église, les fermes préservées et la base de plein air, entre autres, ne manqueront pas de séduire le visiteur. Comme le feront aussi ses résidants de longue date, si l'on prend le temps d'entamer la conversation.

V Maurice Daigle compte parmi les derniers agriculteurs.

Avant l'arrivée de l'aqueduc

« Quand j'étais jeune, j'avais l'impression que les gens du village nous regardaient de haut. Eux, ils avaient tous les services. Nous, dans le rang, on prenait encore l'eau au ruisseau. Pour empêcher le gel, il fallait mettre de la paille sur les tuyaux et laisser couler un filet d'eau. Et si par malheur ça gelait, on devait charrier l'eau tout l'hiver avec des seaux à deux poignées après avoir cassé la glace à coups de hache. »

> Entrevue avec Jocelyne Cantin, juillet 2010

UN ÎLOT VILLAGEOIS DANS LE QUARTIER DE LORETTEVILLE

ZONE 4

Le quartier de Loretteville compte plusieurs secteurs d'intérêt, comme cet îlot discret, presque caché entre l'alignement serré des bâtiments de la rue Racine et la rue Louis-IX. On y trouve les petites rues Wilfrid-Darveau, Ernest-Renaud et Lessard, au tracé parfois irrégulier et aux maisons villageoises plus que centenaires. Outre l'ambiance qui s'en dégage et le charme indéniable des lieux, l'intérêt du secteur réside dans l'histoire qu'il nous raconte. Ce noyau villageois préservé rappelle à lui seul toute l'évolution du quartier, de l'arrivée de pionniers au Grand-Saint-Antoine jusqu'à la formation du « faubourg » et du village de Loretteville, l'agglomération la plus dynamique de l'arrière-pays.

À la croisée des chemins

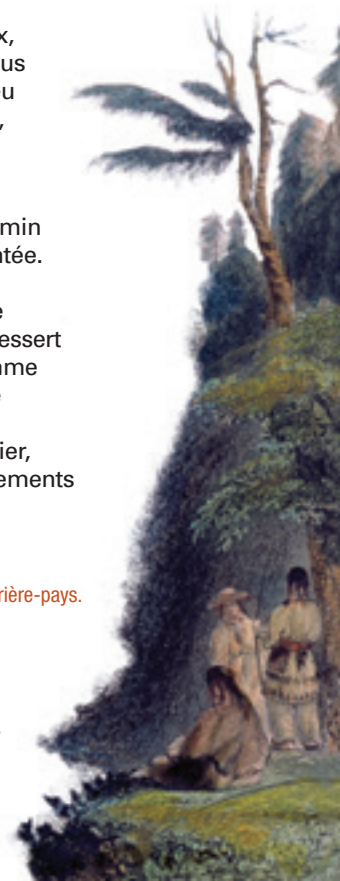
Au 17e siècle, le secteur fait partie de la côte du Grand-Saint-Antoine, une division de la seigneurie de Saint-Gabriel. Les terres concédées par les Jésuites dans le dernier tiers du siècle apparaissent en partie défrichées sur une carte de 1688. On y représente quelques bâtiments au milieu d'éclaircies et possiblement un chemin, celui du Grand-Saint-Antoine, à l'origine de la rue Racine.

Des familles Auvray (Ouvrard), Barbeau, L'Heureux, Préaux (Proulx) et Savard sont établies au sud du chemin en 1733. Leurs liens sont étroits avec le village huron de La Jeune-Lorette, sur la rive est de la Saint-Charles, près duquel se trouve le moulin banal, où l'on transporte les grains récoltés. Les colons d'origine française fréquentent aussi la chapelle de La Jeune-Lorette puisque l'église paroissiale de Charlesbourg est trop éloignée. Parmi eux, les habitants de la concession de Pincourt, plus au sud, empruntent un raccourci, dès le milieu du 18e siècle, qui devient la route de Pincourt, aujourd'hui la rue Lessard.

Passage obligé pour les voyageurs qui vont de L'Ancienne-Lorette à Charlesbourg, le chemin du Grand-Saint-Antoine est une voie fréquentée. Et il le devient davantage à partir de 1795, lorsque l'on y construit la première chapelle de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette qui dessert tout l'arrière-pays, de la Montagne-à-Bonhomme jusqu'au lac Saint-Charles. Cette fonction de carrefour s'accentue au début du 19e siècle avec l'ouverture de l'actuel boulevard Valcartier, une route qui conduit aux nouveaux établissements de la rivière Jacques-Cartier.

^ Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette, carrefour de l'arrière-pays.
BAnQ; extrait d'une carte de Joseph Bouchette, 1831.

< L'étroite rue Ernest-Renaud où les maisons font face aux arrière-cours de la rue Lessard.



< Au premier plan, le moulin des Jésuites, vers 1840. Derrière, la chapelle et le village des Hurons.
AVQ; eau-forte d'après William Henry Bartlett; n°10147.

Aux origines du « faubourg »

Le secteur déborde d'activités dans la seconde moitié du 19e siècle. Aux abords de la Saint-Charles et de la chute Kabir Kouba, des tanneries et des moulins produisent du cuir, du bois scié, de la farine, de la laine cardée et du papier. Puis il y a surtout les Hurons de La Jeune-Lorette qui exploitent des fabriques de canots, de raquettes et de mocassins, un artisanat dont ils transmettent les rudiments et les techniques aux non-autochtones. En 1862, Henry Ross ouvre la première fabrique de « souliers mous » du chemin du Grand-Saint-Antoine, suivie bientôt par d'autres ateliers de confection, dont une première ganterie, en 1897, sur la route de Pincourt.

Des ouvriers, des journaliers, des artisans et des commerçants s'installent de part et d'autre de l'actuelle rue Racine, attirés par l'activité économique. Le lotissement est particulièrement marqué entre le « Valcartier Road » et la Saint-Charles, où se forme une agglomération que l'on appelle « le faubourg ». La concentration est telle le long du chemin principal qu'il y a débordement à l'arrière des lots et sur la route de Pincourt. C'est ainsi qu'apparaissent, au milieu du 19e siècle, les premières habitations du secteur, comme celles du 44, rue Ernest-Renaud ou du 60, rue Lessard. Construites généralement en pièce sur pièce sur fondations de pierre, ces maisons villageoises sont revêtues de planches horizontales en façade et couvertes d'un toit de bardeaux ou de tôle à la canadienne. Celles qui occupent l'arrière des lots sont reliées au chemin du Grand-Saint-Antoine par des sentiers ou des allées qui deviendront les rues Ernest-Renaud et Wilfrid-Darveau. Ce développement spontané explique les courbes actuelles de ces deux voies et l'implantation irrégulière des maisons.

Construite vers 1870, la maison du 14, rue Louis-IX est partiellement recouverte de bardeaux. >

Une appellation tenace

« Au tournant des années 1950, la rue Martel et les rues voisines formaient un quartier ouvrier. Ma grand-mère qui venait "d'en haut du village", au nord de la voie ferrée, disait qu'elle habitait le "faubourg". Pour nous, les jeunes, c'était simplement Loretteville. »

> Entrevue avec Denis Paul, août 2010

Quelques maisons à mansarde de la rue Lessard.

Au premier plan, un des commerces de la rue Principale, au début du 20e siècle. *AVQ, n° 00905.*

Au cœur d'une petite « ville de progrès »

Le faubourg devient officiellement village en 1904, sous l'appellation de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette, puis sous celle de Loretteville. Dans les années qui suivent, le conseil municipal fait installer l'éclairage à l'électricité le long des principales voies et il s'équipe efficacement pour lutter contre les incendies. Le dynamisme du village, pourvu également de deux aqueducs, de commerces variés et de grandes manufactures, est indéniable. Même que le journal *La Presse* le qualifie, en 1912, de « petite ville de progrès ». Au moment du déclenchement de la Première Guerre mondiale, Loretteville ajoute encore une corde à son arc en devenant un centre de transit et d'approvisionnement pour les soldats de la nouvelle base militaire de Valcartier.

L'essor de Loretteville se traduit par de nouvelles constructions le long des petites rues du secteur. Les unifamilales adoptent souvent le toit en mansarde, notamment dans la rue Lessard. Des maisons urbaines en bois ou en brique, à deux étages et à logements, sont aussi construites sur la même artère et surtout dans la rue Principale, aujourd'hui la rue Racine. Quant aux résidants, ils pratiquent des métiers qui reflètent bien toute l'effervescence économique : ils sont tailleurs de cuir, gantiers, charretiers, domestiques, forgerons, menuisiers… On compte aussi des commis voyageurs et des employés gouvernementaux qui travaillent à Québec, reliée désormais au village par chemin de fer. La rue Principale, comme il se doit, regroupe plusieurs commerçants et professionnels.

Au rythme de la ville

Le profil des habitants change peu au cours des années 1930. À cette époque, le secteur conserve un caractère rural renforcé par la végétation abondante, les arbres matures et parfois la présence de potagers dans les arrière-cours. Les habitations ne vont pas au-delà de la rue Saint-Louis, aujourd'hui la rue Louis-IX, ouverte en 1929. Autour, on retrouve encore des champs en culture et même une famille d'agriculteurs, les Darveau, qui habitent une impasse en retrait de la rue Principale, aujourd'hui la rue Wilfrid-Darveau. Ils ont une grange, des vaches, des poules et des lapins.

Mais voilà qu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, Loretteville emprunte un visage plus urbain. Après des années de ralentissement, l'industrie manufacturière reprend de plus belle, tandis que la population s'accroît de 1 000 habitants en cinq ans. Les logements et les chambres louées se multiplient le long des rues du faubourg qui comptent déjà de grosses familles à la jeunesse parfois turbulente. Même que les élus se sentent obligés d'intervenir : en 1944, trois ans avant que Loretteville obtienne le statut de ville, ils interdisent le flânage et le bruit, « en chantant ou autrement », près des restaurants, des comptoirs « de crème à la glace » ou des « réservoirs à gazoline ».

> Les Chantal, père et fils, veillent à leurs ruches, derrière leur propriété de l'actuelle rue Louis-IX. *ShHSC; fonds J.-Alphonse Boivin; P004-2-3-11.*

Au milieu du 20e siècle, l'activité commerciale bat son plein rue Racine, tandis que derrière l'alignement des commerces et des services, les rues du secteur conservent leur caractère essentiellement résidentiel. On n'y trouve pas moins, rue Lessard, une manufacture de pantoufles et « l'académie des demoiselles Pépin », une petite école primaire logée dans la maison familiale. Il y a aussi un atelier de sculpture sur bois renommé, fondé par Rosaire Audet et repris par Jean et Marc White, qui habitent avec leur famille dans l'actuelle rue Wilfrid-Darveau. Ailleurs, on rencontre des Boucher, Godbout, Pageau, Renaud, Rochette, souvent établis dans le secteur depuis des générations. Les chefs de famille sont gantiers, journaliers, commis, plombiers, employés civils ou chauffeurs de taxi, ces derniers ayant remplacé les charretiers du début du siècle.

> Aperçu du secteur en 1937. *AVQ; photographie W. B. Edwards; n° 19054.*

Les odeurs de la ville

« La rude symphonie des klaxons, la rythmique désordonnée des convois, les relents des essences les plus variées, l'artifice du maquillage et le mensonge du commerce ont dérobé à notre paroisse le charme dont elle était parée. »

> Frères des écoles chrétiennes, *Souvenir du jubilé d'argent*, 1938

Pierrette et Rolande Renaud avec deux amies, en 1954, rue Ernest-Renaud. *Collection Pierrette Renaud Cantin.*

La maison du 44, rue Ernest-Renaud, construite vers 1860, bien entourée d'arbres et d'arbustes fleuris.

Le retour des enfants

« Autrefois, tout le monde se connaissait dans le faubourg. C'étaient les mêmes familles qui demeuraient ici depuis des générations. Les enfants sont partis, puis les parents ont revendu les maisons à des gens de l'extérieur. Mais depuis peu, je sens du changement avec l'arrivée de jeunes ménages et d'enfants. »

> Entrevue avec Pierrette Renaud Cantin, octobre 2010

À l'abri de la tourmente

En 1956, on ouvre la rue des Dames-Ursulines sur une terre jusque-là agricole. La rue Wilfrid-Darveau est également prolongée au-delà d'une courbe prononcée qui aboutissait auparavant à la maison des Darveau. Tandis que Loretteville se transforme en ville de banlieue et que des quartiers résidentiels émergent des champs, la rue Racine perd son importance économique en faveur des nouveaux centres commerciaux de la périphérie. Les commerces ferment et les bâtiments se dégradent.

Mais au sud de l'artère, le petit quartier résidentiel développé depuis le 19e siècle conserve ses caractéristiques essentielles. Avec le temps, on démolit les hangars à bois et à charbon qui encombrent les terrains pour laisser place parfois à des jardins et des parterres fleuris. Même si plusieurs maisons anciennes perdent leurs matériaux d'origine, les propriétés sont bien entretenues par des citoyens soucieux de leur environnement. Autant de gestes qui contribuent à améliorer et à préserver ce petit coin de l'ancien faubourg qui témoigne aujourd'hui, mieux que nulle part ailleurs dans le quartier, de l'évolution du village le plus actif de l'arrière-pays. Quant à la rue Racine, sa revitalisation fait partie des préoccupations de la municipalité et des organismes du milieu.

ZONE 5

AUX RACINES DE SAINT-ÉMILE : LE ROYAUME DU « SOULIER MOU »

Le secteur qui s'étend entre l'avenue Lapierre, la rue de la Faune et le centre communautaire de Saint-Émile est l'un des plus pittoresques de La Haute-Saint-Charles, avec ses maisons villageoises, implantées ici et là, ses rues étroites et ses impasses, au détour desquelles on retrouve quelques manufactures. Petit faubourg ouvrier d'un autre temps, il doit son expansion à l'implantation de fabriques de « souliers mous », soit de mocassins et pantoufles. Pendant plus d'un siècle, l'industrie assurera le gagne-pain de la majorité de la population en plus d'imprimer sa marque sur le développement urbain et sur le quotidien des résidants.

Pionniers et chouayens

L'ancien rang de la Miséricorde, aujourd'hui la rue de la Faune, s'inscrit à l'origine dans la seigneurie de Saint-Ignace des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec. Le sol pauvre, conquis sur la forêt, n'est pas de culture facile, contrairement à celui du rang Saint-Romain, une prairie naturelle et fertile située un peu plus au sud, dans le secteur actuel de la rue Saint-Romain. En 1739, les Auclair, Bourbeau, Chaye, Duroy, Pasquet et Tessier ont tout de même commencé le défrichement des lots de 3 arpents de front sur 20 de profondeur. Mais seulement deux d'entre eux y ont bâti une maison et une étable. Quarante ans plus tard, cinq familles habitent le rang relié au sud de la seigneurie par le chemin du lac Saint-Charles, aujourd'hui l'avenue Lapierre.

Les habitants du rang semblent vivre surtout du commerce du bois, au 19e siècle, comme le laisse supposer un document de 1840. On y mentionne que les propriétaires de la concession de la Miséricorde, appelée aussi « de Chouayen », font quotidiennement du « charroyage de bois de construction et de sciage » jusqu'au moulin à scie construit en bordure de la rivière du Berger.

LES CHOUAYENS DE SAINT-ÉMILE

Il arrive encore que l'on qualifie les résidants de Saint-Émile de chouayens, une appellation qui remonte au 19e siècle. Le vocable désigne alors ceux qui se rangent derrière le parti anglais et qui soutiennent le gouverneur britannique et ses proches. Quant à l'origine du mot, elle vient de fort Chouaguen ou Chouayen (Oswego, New York), lieu d'une célèbre bataille de la guerre de la Conquête, en 1756, pendant laquelle des Canadiens sont passés dans le camp anglais. Qu'ont fait les habitants du rang pour mériter l'épithète ? L'information s'est perdue dans la nuit des temps…

< Le noyau ancien du quartier de Saint-Émile.

V Le transport du bois vers 1900. *BAnQ-Q; photographie Livernois; P560.*

Dans le dernier tiers du 19e siècle, une agglomération se dessine le long du rang de la Miséricorde, à l'est du chemin du lac Saint-Charles. Les lots de faibles dimensions sont découpés sur une terre pentue et rocheuse pour le bénéfice, sans doute, de familles modestes. On peut supposer que plusieurs travaillent à quelques kilomètres de là, aux fabriques du village des Hurons. Ces dernières, en pleine expansion, recrutent hors de la réserve pour répondre à d'importantes commandes de raquettes, de mitaines et surtout de mocassins.

Un village de tanneurs et de brodeuses

La plupart des maisons que l'on observe encore aujourd'hui avenue Lapierre, rue de la Faune, ou à proximité des rues de la Miséricorde et William-Marsh, apparaissent au tournant du 20e siècle, au moment où l'agglomération est connue sous le nom de « village de Saint-Ignace ». Construites généralement par leurs propriétaires, ces maisons villageoises sont implantées sans ordre apparent, ici et là, devant ou derrière les lots. Elles comportent des toitures à deux versants ou mansardées et les façades sont souvent orientées au sud pour bénéficier d'un maximum d'ensoleillement.

La première fabrique de cuir de la localité ouvre au début des années 1910. Il s'agit d'une succursale de la ganterie de Pierre B. Savard de Loretteville, qui emploie deux gantiers et plusieurs couturières. À cette époque, fait remarquable, à peu près toutes les femmes et les jeunes filles du village de 530 habitants travaillent; certaines comme lavandières, mais la plupart comme brodeuses de mocassins, à domicile, pour la fabrique de Maurice et d'Armand Bastien du village des Hurons. Les hommes sont journaliers au chemin de fer, mais surtout tanneurs chez Ludger Bastien, frère des précédents.

Comme l'église de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette est assez éloignée, les résidants de Saint-Ignace réclament leur propre paroisse. Placée sous le patronat de Saint-Émile, elle est fondée en 1925, deux ans avant l'inauguration de l'église. La création de la municipalité suit en 1929, à la demande de 96 villageois, dont des Auclair, Barbeau, Cloutier, Paquet, Rhéaume, Therrien, Verret… Autant de patronymes toujours fréquents aujourd'hui dans le quartier de Saint-Émile.

Le noyau villageois en 1937, développé à la croisée des actuelles rue de la Faune et avenue Lapierre. *AVQ; photographie W. B. Edwards; n° 23405.*

Inauguration de l'église en 1927. *Presbytère de la paroisse de Saint-Émile.*

Orientée au sud, l'une des maisons anciennes du secteur. *Photographie Ville de Québec.*

Une industrie florissante

C'est à partir des années 1930 que le noyau villageois se transforme en un centre de production du soulier mou. Comme la création d'une entreprise demande peu d'investissements, plusieurs travailleurs du cuir se lancent en affaires, quitte au départ à ne produire que quelques paires de mocassins par jour. Les pionniers sont P.-A. Alain, Hilaire Barbeau, Alfred Cloutier et Achille Lafond, à qui s'ajoutent, dans la décennie suivante, Eugène Cloutier, Émilien Fréchette et Gérard Pageau.

Alfred Cloutier Ltée (Barbo Division), une entreprise toujours active, rue de la Faune. >

La première manufacture d'Hilaire Barbeau, au tournant des années 1940, construite derrière la maison familiale, rue de la Faune. *Collection Diane Barbeau.* v

À l'origine, la plupart de ces fabriques sont toutes petites, logées dans une pièce de la maison familiale. Lorsque les affaires deviennent rentables, on s'installe dans des locaux plus grands avec parfois quelques dizaines d'ouvriers. Les manufactures s'établissent le long du chemin du lac Saint-Charles ou de la rue des Érables, aujourd'hui la rue de la Faune. Quelques-unes sont construites entre les deux voies, donnant naissance à de petites rues de formes irrégulières qui se terminent en cul-de-sac à la porte des manufactures. C'est le cas de la rue William-Marsh, qui mène à l'entreprise d'Alfred Cloutier, toujours active en 2011. La fabrique de P.-A. Alain, aujourd'hui démolie, s'étend pour sa part entre les actuelles rues de la Miséricorde – une autre impasse – et de la Petite-Oasis.

Il faut aussi ajouter au travail en ateliers celui qui se fait à domicile par les femmes, les jeunes filles et les enfants, responsables du laçage des pièces taillées et du perlage, qui avec le temps remplace la broderie. L'opération consiste à décorer les mocassins de petites perles de couleur. Certaines mères de famille font aussi la couture des pièces de mocassins à la maison, sur des machines à coudre industrielles prêtées par les fabriques. Aussi bien dire que tout le village baigne dans l'industrie du cuir, des tailleurs de cuir aux perleuses de mocassins, en passant par les entrepreneurs, tous originaires de Saint-Émile, sauf P.-A. Alain, un industriel de Québec.

< Les employés de P.-A. Alain Ltée posent devant la fabrique, dans les années 1940. *Collection Diane Barbeau.*

D'une entreprise à l'autre

« Après la guerre, tout le monde faisait de la pantoufle. Il y avait des fabriques partout sur la rue des Érables, même dans les greniers. Ça a duré au moins pendant un bon 10 à 15 ans. Après ça, l'industrie s'est automatisée et les usines qui ont survécu ont dû grossir. Moi j'ai travaillé chez Gérard Pageau, puis chez Auclair et Martineau, une entreprise que j'ai achetée par la suite avec mon frère, Louis-Georges Barbeau. Avec au-delà de 80 employés, on était le plus gros employeur après Bastien et Frères. »

> Entrevue avec Roger Barbeau, août 2010

Huit nouvelles entreprises s'implantent au village dans les années 1950, dont Auclair et Martineau, toujours active au 2277, rue de la Faune. C'est un employeur important, de même que P.-A. Alain, qui a déménagé dans l'actuelle avenue Lapierre. Un autre joueur de taille, qui comptera jusqu'à 400 employés, s'établit rue des Érables en 1964 : Bastien et Frères.

Les habitants du secteur bénéficient enfin d'un réseau d'aqueduc et d'égouts et d'équipements de lutte contre les incendies, au tournant des années 1960. Ils ont aussi des épiceries, des salons de barbier, une salle de quilles et de billard, un terrain de balle et une patinoire, où s'affrontent plusieurs clubs de hockey locaux. Il en ressort d'ailleurs une vedette locale, Réal « Buddy » Cloutier, qui se fera un nom au sein des Nordiques de Québec. Le village est aussi renommé pour ses courses de chiens de traîneaux.

Toute la vie de la communauté de 1 800 habitants, au début des années 1960, demeure centrée sur le travail du cuir, qui devient même une source de loisirs. En témoigne le populaire Festival de la pantoufle organisé par la section locale des Chevaliers de Colomb, à compter de 1966. On y tient des courses cyclistes, un gala de lutte en plein air, des soirées de danse à la salle Bossa-Nova et des tournois de balle molle fort courus, où rivalisent les équipes de chaque entreprise. L'événement se termine par un banquet annuel et le couronnement de Miss Pantoufle.

^ Micheline Rhéaume, Miss Pantoufle 1967, accompagnée de son « chevalier », Jean-Guy Verret. *Chevaliers de Colomb de Saint-Émile.*

< Partie de hockey, dans les années 1920, à la patinoire de Léon Cloutier. *Collection Roger Barbeau.*

La mémoire des lieux

Dans les décennies suivantes, Saint-Émile devient un secteur de choix pour les jeunes familles qui cherchent des terrains à bon marché à proximité de Québec. En 1993, lorsque la municipalité devient ville, la population approche les 7 000 habitants. Les nouveaux développements résidentiels s'étendent de part et d'autre du noyau villageois qui réussit à conserver son intégralité, en raison, notamment, de la présence de manufactures. En 1975, on compte encore neuf fabriques de mocassins, de pantoufles ou de chaussures dans la municipalité, procurant du travail à plus de 500 personnes. Mais la concurrence des produits importés fait mal et il devient difficile de recruter des ouvriers spécialisés. L'industrie est ébranlée aussi par une récession économique et l'élimination de protections douanières. Bastien et Frères ferme en 1990. Le bâtiment, acheté et rénové par la municipalité, sert aujourd'hui de centre communautaire.

Les perleuses de mocassins se font rares en 2011. Le métier, transmis de mères en filles, compte beaucoup moins d'adeptes. Mais il reste tout de même, au cœur de l'îlot originel du quartier de Saint-Émile, quelques fabriques qui contribuent, avec les maisons villageoises et les petites rues qui se terminent en cul-de-sac, à conserver la mémoire de l'unique agglomération de la ville née de l'industrie du cuir. Y veillent aussi ses résidants de longue date, toujours disposés à en raconter l'histoire.

^ Saint-Émile s'urbanise à la fin du 20e siècle. *Presbytère de la paroisse de Saint-Émile.*

Des emplois bien payés… pendant un temps

« Dans les manufactures de pantoufles, on était mieux payé qu'ailleurs, du moins jusqu'aux années 1960. À partir de là, les conditions de travail sont demeurées les mêmes. Ça n'a plus bougé. Ça devenait alors moins intéressant d'y travailler. »

> Entrevue avec Ghislain Therrien, juillet 2010

< La rue de la Faune conserve des maisons d'aspect traditionnel.

LA RUE DES VIEUX-PINS :
SUR LES TRACES D'UNE VILLE DISPARUE

Bien habillée de grands conifères et de feuillus, une petite rue étroite remonte le cours de l'histoire en s'élargissant à mesure qu'approche la fin du 20e siècle. Rue des Vieux-Pins, l'histoire de Château-d'Eau refait surface et lègue à l'arrondissement, sur moins d'un demi-kilomètre, de beaux monuments de villégiature avec des maisons anciennes fignolées, des résidences secondaires bien stylées et des chalets sous influence. Dans cette rue également, des contestataires qui vont reconfigurer les limites de la ville voisine, Loretteville. Dans cette rue, enfin, des us et coutumes d'une autre époque. Gros plan sur ce petit paradis aux contrastes multiples.

ZONE 6

La villégiature sur les rails

L'arrivée des premiers villégiateurs dans le futur Château-d'Eau semble remonter aux années 1860-1870. Les Delaney, McMillan, Reid ou Whelan, associés à la bourgeoisie anglo-saxonne de Québec, acquièrent de grands terrains de part et d'autre de la rivière Saint-Charles où ils construisent leur habitat saisonnier. Dans ces domaines entourés d'arbres matures, on aménage de vastes jardins de fleurs, des aires de jeux pour le croquet, le badminton ou le tennis et on bâtit remises et quais. On accède aux propriétés par un chemin perpendiculaire à la route de Valcartier, aujourd'hui le boulevard Valcartier, à l'exemple de l'actuelle rue des Vieux-Cèdres. Il semble par ailleurs qu'à cette époque un chemin de terre se faufile entre la rivière Saint-Charles et certains domaines implantés en bordure de la future rue des Vieux-Pins, qui deviendra en quelque sorte une excroissance de la rue de la Passerelle.

Jean, Denis et Marcel Allard devant le domaine de la famille Alain, aujourd'hui disparu. *Collection Marcel Allard.*

L'atmosphère paisible de la rue des Vieux-Pins en automne.

Cette maison de la rue de la Faune, construite en 1913, a appartenu à Ernest Blondeau, ancien maire de Château-d'Eau.

Une seconde vague de villégiateurs se profile au tournant du 20e siècle, dont font partie plusieurs Canadiens français, des médecins, des avocats, des hauts fonctionnaires et quelques riches marchands de cuir et de fourrure, comme les familles Alain et Blondeau. Le nombre accru de vacanciers est dû principalement au transport ferroviaire qui facilite les déplacements entre ce coin de campagne et le centre-ville de Québec. Cette affluence entraîne la construction d'une gare à Château-d'Eau en 1912. Située à quelques centaines de mètres à peine de celle de Loretteville, elle permet aux villégiateurs d'emprunter un quai qui leur est exclusivement réservé.

L'arrivée d'estivants entraîne la multiplication des maisons de villégiature aux abords de la Saint-Charles, à compter des années 1900-1910. C'est probablement à cette époque que la rue des Vieux-Pins adopte le tracé que nous lui connaissons aujourd'hui, puisque plusieurs maisons sises à l'extrémité sud de la rue datent des premières décennies du siècle. Au numéro 285, par exemple, Émile Joncas, haut fonctionnaire, fait ériger sa maison de villégiature en 1920, à partir d'un plan d'architecte; un petit camp, localisé aujourd'hui au numéro 289, lui servait de pied à terre deux ans plus tôt.

Briser la glace

« L'été, je passais tous les jours par les maisons de Château-d'Eau avec mon cheval puis ma voiture à glace. On coupait la glace sur la rivière vis-à-vis les canots Légaré. On l'entreposait dans une grosse glacière à Château-d'Eau qui logeait 1 500 blocs de glace (aujourd'hui le 3105, rue Bernadet). Je taillais ma glace en petits blocs de 8 pouces de large par 12 pouces de long. Chaque maison avait sa glacière en bois. En 1942, je vendais mes blocs de glace 5 ¢ chacun. »

> Entrevue avec Paul Mercier, juin 2010

Le pont de la discorde

Pour accéder à la rive ouest de la Saint-Charles, notamment à la rue des Vieux-Pins et aux rues environnantes, les villégiateurs empruntent le chemin Bastien, aujourd'hui la rue de la Faune. Ce dernier, quelque peu cahoteux, enjambe la rivière grâce à un pont désuet. Devant le refus du conseil municipal de Loretteville de procéder à la réfection de ces infrastructures, Joachim Reid, appuyé par plusieurs voisins et concitoyens, dont Émile Joncas, P.-A. Alain et Mgr L. Boulanger, opte pour la sécession. Ce n'est toutefois qu'en 1926 que la ville de Château-d'Eau obtient une reconnaissance officielle. Joachim Reid est élu premier maire de la nouvelle municipalité, en plus de laisser son nom au nouveau pont érigé en 1928.

Lorsque Château-d'Eau se détache de Loretteville, la municipalité est délimitée à l'est par la rue Georges-Cloutier, au sud par le chemin de fer (le corridor des Cheminots), à l'ouest par une ligne tirée approximativement à la hauteur de la rue du Jardin, inexistante à l'époque, et au nord par la rivière Nelson. Cette partition place les habitants de la route de Valcartier devant un dilemme : demeurer ou non dans Loretteville. La décision est laissée à la discrétion de chacun des propriétaires. Conséquemment, une frontière zigzagante se forme à l'ouest de Château-d'Eau, les maisons de la route de Valcartier se répartissant entre les deux municipalités.

Dans les années 1940, l'autonomie des estivants s'affirme encore davantage avec l'inauguration d'un chalet des loisirs qui sert aussi de chapelle provisoire, l'apparition d'un presbytère, la création d'écoles, la fondation de la paroisse de Sainte-Marie-Médiatrice et enfin, en 1950, la construction d'une église. Seule la fonction commerciale semble rattacher Loretteville aux estivants de la rue des Vieux-Pins. Ces derniers fréquentent les commerces de la rue Racine et voient aussi défiler des marchands itinérants, tels le vendeur de glace Paul Mercier, le boulanger Jules Renaud, le boucher Frédéric Légaré ou le laitier Alexandre Boutet, qui desservent plusieurs fois par semaine les 144 maisons que compte Château-d'Eau en 1946.

La pratique du canot est largement répandue à Château-d'Eau, en 1929. *Collection Gilles Martel.*

En septembre 1956, la plage Morin, réservée aux estivants. *Collection Paul Mercier.*

Une capitale des loisirs

La pratique des sports, à la confluence de trois univers différents, le Village-Huron, Loretteville et Château-d'Eau, met en évidence les mentalités de l'époque où la notion de classe sociale revêt toute son importance.

Au tournant des années 1930, Château-d'Eau peut se vanter d'être la capitale du tennis : on ne dénombre pas moins de 14 tennis privés sur la cinquantaine de propriétés que compte la municipalité. Les résidants de la rue des Vieux-Pins profitent donc de ces tennis situés à proximité, dont celui d'Ernest Blondeau. C'est sur ce court que se produira de temps à autre Réjean Genois, numéro un au Canada durant les années 1970. Réservés à l'origine aux villégiateurs, les courts de tennis sont également accessibles à des équipes associées à d'autres lieux de villégiature, comme Lac-Beauport ou Fossambault-sur-le-Lac. Et pour mieux se distinguer, les *tennismen* portent un costume approprié et parlent parfois anglais entre eux.

Maurice Légaré et Liane Tremblay ont pratiqué leur sport favori sur plusieurs courts de tennis de Château-d'Eau.

Une étiquette bien collée

« Je suis né à Château-d'Eau. Mon père était menuisier et gagnait sa vie modestement. Durant la froide saison, il besognait même à tailler les peaux dans le grenier de sa maison pour mettre un peu plus de pain sur la planche de ses sept enfants. Mais le simple fait de dire que je venais de Château-d'Eau créait des barrières de l'autre côté de la voie ferrée (Loretteville) parce qu'on nous considérait comme une classe à part, comme des gens snobs et riches. Encore aujourd'hui, j'ai des amis qui me taquinent à ce sujet. »

> Entrevue avec Robert Martel, juin 2010

Le golf est aussi une activité prisée par les résidants. Un club de golf fondé en 1920, situé autrefois à l'extrémité sud de la rue des Vieux-Pins, a la particularité de se retrouver dans les municipalités de Loretteville et de Château-d'Eau. On exige 5 $ pour le droit de jeu annuel et un 5 $ supplémentaire de droit d'entrée, ce qui exclut d'emblée la population ouvrière ou plus modeste. La plage Morin, « une plage convenable », à deux pas de la rue des Vieux-Pins, est aussi réservée aux villégiateurs.

On pose devant le hangar à canots Légaré. *Collection Suzanne Lemieux.*

Partie de golf dans les années 1950. Au bâton, Saint-Georges Côté, animateur vedette de CKCV. *ShHSC; B-007.*

La proximité du village des Hurons n'est peut-être pas étrangère à la popularité du canot à Château-d'Eau, mais il n'en faut pas moins reconnaître l'initiative prise par Emma-Bernadette Giroux, épouse de Joachim Reid qui, en 1908, fait construire une cabane pour entreposer des canots afin de favoriser la pratique de ce sport. William Légaré, le gendre de M^me^ Reid, ouvre au même endroit un commerce de location de canots qui, quatre générations plus tard, a encore pignon sur rue au 12766, boulevard Valcartier. Dès lors, les canoteurs se font nombreux sur la rivière Saint-Charles : on peut y voir à l'époque des parades de canots décorés et illuminés le soir venu, des courses de canots, ou simplement des promeneurs qui avironnent au clair de lune.

La pratique du canotage sur la Saint-Charles est encore très appréciée.

Un petit nid bien à part

Aujourd'hui, Château-d'Eau, annexé à Loretteville en 1965, est un secteur bien en vue de la ville de Québec et les habitants y résident toute l'année. Dans la rue des Vieux-Pins, en été, règne encore l'ambiance d'une autre époque : on s'imagine entendre rebondir les balles de tennis, les clameurs des baigneurs ou encore le bruit des rames taquinant la rivière. Implantées selon l'inspiration du moment, des maisons de villégiature, avec leur ossature de bois, leurs galeries couvertes et leurs fioritures architecturales, conservent leur éclat et leur authenticité. À l'ombre d'arbres matures où flâne plus d'un promeneur, une grande variété d'oiseaux, à entendre leurs chants, y ont aussi installé leurs pénates saisonniers.
De plus, une passerelle piétonnière réunit le parc linéaire de la rivière Saint-Charles à la rue des Vieux-Pins, ce qui n'aurait sans doute pas déplu à Emma-Bernadette Giroux et à Joachim Reid !

Rue des Vieux-Pins, le grand terrain, le jardin floral et les clôtures décoratives sont des éléments propres aux villas de l'époque.

La fête de Jacques, 2 août 1959. *Collection Marcel Allard.*

LES RÊVES DU Dr LAROCHELLE,
À L'ORIGINE D'UN QUARTIER RÉSIDENTIEL

ZONE 7

Un hôpital à l'origine d'un quartier résidentiel, voilà qui ne manque pas d'intérêt. Aujourd'hui, le Centre hospitalier Chauveau forme la tête de pont d'un îlot institutionnel dédié aux soins de santé et aux services communautaires : CLSC, centre de thérapie et HLM pour personnes âgées. L'ensemble s'inscrit dans un secteur résidentiel verdoyant qui s'étend de la rue du Golf au boulevard des Étudiants et de la rue Albert-Trudel à la rue Jean-de-Brébeuf. Pour comprendre les fondements de ce quartier, longtemps surnommé « de l'Hôpital », il faut remonter au tournant des années 1950 et aux rêves d'un homme déterminé, le Dr Léopold Larochelle.

Sous le règne de Duplessis

Né à Sainte-Germaine de Dorchester, aujourd'hui Lac-Etchemin, dans un milieu très modeste, Léopold Larochelle a la chance de faire des études supérieures au Séminaire de Québec, puis à l'Université Laval. En 1937, il s'installe au village de Loretteville, diplôme de médecine en poche. Cinq ans plus tard, cet entrepreneur dans l'âme ouvre un petit hôpital privé à l'angle des rues Morissette et Saint-Ambroise, à présent le boulevard Valcartier. L'établissement de quelques lits sert de maternité jusqu'à sa fermeture, en 1945. Exténué, le Dr Larochelle doit prendre du repos, mais l'idée d'une nouvelle maternité, voire d'un hôpital, ne le quitte plus. Il est d'ailleurs appuyé dans ce projet par un groupe de citoyens, convaincus comme lui qu'un tel établissement est nécessaire pour desservir Loretteville et la campagne environnante, un bassin de plusieurs milliers d'habitants.

Aux élections de 1952, le Dr Larochelle décide de se porter candidat de l'Union nationale, dans le comté de Québec; une façon comme une autre d'obtenir ce qu'il veut. Le parti du premier ministre Maurice Duplessis a toutefois son favori, le grand nationaliste René Chaloult, qui se présente officiellement comme indépendant… même si sa campagne est financée par l'Union nationale. Désirant conserver l'appui des nationalistes du Québec, les proches de Duplessis désavouent publiquement Larochelle. Ils vont même jusqu'à expulser ses supporters des rangs du parti. Qu'à cela ne tienne, le Dr Larochelle se présente quand même comme « unioniste indépendant » avec une promesse : doter Loretteville d'un hôpital !

^ Vue de Loretteville et du futur site du quartier de l'Hôpital, en 1937.
AVQ; photographie W. B. Edwards; n° 23333.

< Bien ombragée, la rue de l'Hôpital et le Centre hospitalier Chauveau,à droite.
Photographie Ville de Québec.

À la suite d'une campagne où se multiplient les attaques et les tentatives de « salissage », le libéral Jean-Jacques Bédard l'emporte avec 40 % des voix. Il bénéficie notamment de la division du vote de l'Union nationale, Larochelle ayant récolté le quart des suffrages exprimés. Duplessis en prend bonne note. Aux élections suivantes, le 20 juin 1956, le premier ministre comprend qu'il doit agir pour que le Dr Larochelle ne nuise pas au candidat officiel de l'Union nationale, Émilien Rochette. Il promet donc 200 000 $ pour la construction d'un l'hôpital à Loretteville. La moitié de la somme est versée dès mai 1956, avant le scrutin.

Le double jeu de M. Chaloult

« …on a fait des efforts surhumains pour éliminer la candidature du Dr Larochelle qui comme tant d'autres est fatigué du double jeu de M. Chaloult. Il est de notoriété publique que M. Chaloult a fait sa campagne avec l'argent de la caisse électorale de M. Duplessis. Il a même déclaré qu'à l'avenir il se chargera du patronage, ce que l'on sait être le privilège exclusif des serviteurs du parti. »

> *Le Soleil*, 9 juillet 1952, p. 12

Quelques maisons de la rue du Docteur-Larochelle.

La résidence octroyée à l'occasion du bingo de 1958.

La mise en chantier

L'Hôpital Saint-Ambroise, aujourd'hui le Centre hospitalier Chauveau, est officiellement fondé le 22 mai 1956. Dès le mois de juin, une corporation est mise sur pied pour s'occuper de l'administration et de la mise en œuvre du projet. L'hôpital sera construit sur la terre d'Alphonse Dion, acquise pour 28 000 $ aux limites de la ville. Elle s'étend sur un plateau aéré, au nord de l'actuel boulevard des Étudiants et à l'ouest de la future rue Saint-Jean-Baptiste, aujourd'hui la rue de l'Hôpital. À l'automne, l'architecte Joseph Marchand, ami et voisin du Dr Larochelle, s'attelle à la préparation des plans de l'édifice. Il bénéficie de l'aide de conseillers médicaux, dont le Dr Pierre Cliche, également fondateur de l'établissement.

En octobre, avant même d'obtenir toutes les garanties de financement, Larochelle fait couler les fondations. Le sol marécageux complique toutefois la tâche. Les travaux sont suspendus, le temps de régler le problème, mais le Dr Larochelle ne reste pas inactif. Il recrute des omnipraticiens et des spécialistes dans les hôpitaux de la région, puis s'adjoint les services des Oblates de Marie-Immaculée, chargées de la gestion du personnel et des soins infirmiers.

À la recherche de solutions de financement, il conçoit, avec la corporation de l'hôpital, l'idée d'un développement résidentiel; la vente de terrains financera les travaux, qui reprennent au printemps. Pour asseoir le futur lotissement, on achète pour 50 000 $ la terre des Sanfaçon, située immédiatement à l'est de la terre des Dion. De nouveaux octrois provinciaux et l'émission d'obligations s'ajoutent à la vente de terrains pour renflouer les coffres. On organise aussi, à l'automne 1958, un immense bingo au Colisée de Québec. Le premier prix? Une maison de la rue Saint-Jean-Baptiste, aujourd'hui au 11554, rue de l'Hôpital.

Il faut que ça brasse !

« Le Dr Larochelle était un vrai Beauceron : il fallait que ça brasse ! Quand il a eu le premier 100 000 $ de Duplessis, il a décidé de faire immédiatement les fondations de l'hôpital avec l'architecte Jos Marchand. Il se disait : "Quand elles seront là, on ne pourra plus reculer." Mais le geste n'a pas été apprécié de tous… »

> Entrevue avec Marcel Martineau, août 2010

Le Dr Larochelle à son bureau, en 1959. *ACHC; photographie Gros-Louis.*

L'hôpital peu après son ouverture. *ACHC; photographie Gros-Louis.*

Le quartier de l'Hôpital

L'Hôpital Saint-Ambroise accueille ses premiers patients le 3 août 1959. L'édifice possède une urgence, des services de chirurgie et d'obstétrique, une pouponnière et des salles d'opération. Il comprend une cafétéria, une buanderie, une cuisine, une pharmacie et même un solarium, au troisième étage, pour favoriser la guérison des convalescents. Dès le départ, l'institution emploie 142 personnes, dont 25 médecins. Fait à signaler, on favorise l'embauche de Lorettevillois, du médecin à l'homme de maintenance.

De l'autre côté de la rue Saint-Jean-Baptiste, le développement du quartier résidentiel va bon train. À l'été 1959, plusieurs maisons sont déjà en construction le long des actuelles rues de l'Hôpital, Pélisson et du Docteur-Larochelle. Les rues Louis-Hébert et Marie-Rollet, aujourd'hui la rue Albert-Dacres, ouvriront quelques années plus tard. Mais les projets du Dr Larochelle ne s'arrêtent pas là. Sur le vaste terrain de l'hôpital, il envisage d'aménager un parc verdoyant et de construire un foyer pour les couples âgés, une école d'infirmières, une résidence pour les Oblates, une école pour les jeunes et un centre commercial ! Les difficultés de financement auront toutefois raison des rêves. Dans l'immédiat, seule la résidence des Oblates verra le jour, devenue aujourd'hui un centre de thérapie et de réinsertion sociale.

Le Dr Cliche en salle d'opération. *ACHC; photographie Studio Otis.*

Un quartier privilégié

« C'était un quartier privilégié. Tous les médecins affectés à l'hôpital y demeuraient : les D^rs Émilien Sirois, Martial Savard, Henri Drolet, Fernand Desrosiers, Michel Boisvert, etc. On était privilégié aussi parce que les terrains étaient grands et bien boisés. D'ailleurs, ils se vendaient assez cher pour l'époque. »

> Entrevue avec Jean-Marc Lefebvre, août 2010

La nouvelle façade du centre hospitalier, après des travaux de modernisation. >

Lors de la vente des terrains, la corporation de l'hôpital favorise nettement les employés de l'institution. Plusieurs médecins, entre autres, s'y établissent dans de grandes maisons, souvent conçues par des architectes, notamment rue Saint-Jean-Baptiste. La présence de ces professionnels contribue à la bonne renommée du secteur. Elle se révèle aussi fort pratique : certains, comme le D^r Émilien Sirois, habitent si près de l'institution qu'ils se rendent à l'urgence dès qu'ils entendent les sirènes de l'ambulance. Centré sur l'hôpital, peuplé surtout par du personnel médical, le secteur, à l'ambiance quasi familiale et imprégné d'un fort sentiment d'appartenance, devient naturellement le « quartier de l'Hôpital ».

Deux maisons d'architectes, rue de l'Hôpital. >

L'institution a même son char allégorique lors des défilés. *ACHC; photographie Gros-Louis.* v

Un homme aux multiples qualités

« Le Dr Larochelle était vraiment un homme astucieux et un excellent promoteur. C'était aussi quelqu'un de très généreux. Mais il était moins porté sur l'administration. Ceci dit, personne n'a jamais douté de son honnêteté : il n'a jamais essayé de tirer des profits personnels des transactions immobilières du quartier. »

> Entrevue avec le Dr Émilien Sirois, juillet 2010

Du rêve à la réalité

Tous s'entendent pour vanter la générosité et les qualités de bâtisseur du Dr Larochelle, mais l'intérêt de l'omnipraticien pour l'administration est moins manifeste. En 1961, il résigne sa triple fonction de directeur médical, directeur général et président du conseil d'administration. S'il s'éloigne désormais des destinées de son hôpital, il continue d'œuvrer dans les projets à caractère social jusqu'à la fin de sa vie, en 1981. Il sera ainsi à l'origine du Foyer de Loretteville et du HLM Les Habitations de la Falaise, deux résidences destinées aux personnes âgées, ouvertes rue Lessard, dans les années 1970.

Avec le temps, l'hôpital multiplie les spécialités : gynéco-obstétrique, microbiologie, orthopédie, cardiologie, chirurgie dentaire, endocrinologie, neurologie, pneumologie. Devenu le Centre hospitalier Chauveau, l'édifice est agrandi par l'ajout du pavillon Cliche à la fin des années 1970. Le reste du terrain, dont une partie sert à l'origine de court de tennis pour les employés de l'hôpital, est graduellement grugé par de nouveaux développements résidentiels, des espaces de stationnement et plus récemment par la construction d'un CLSC et d'un HLM.

Parmi les principaux employeurs de Loretteville en 1990, avec plus de 500 travailleurs et professionnels, le Centre hospitalier Chauveau est considéré comme l'un des hôpitaux les plus performants du Québec dans sa catégorie. Mais six ans plus tard, dans le cadre d'une reconfiguration des services de santé, on le transforme en un centre d'hébergement et de soins de longue durée. L'urgence est conservée de justesse, mais non pas le statut d'hôpital général et spécialisé.

La nouvelle vocation de l'institution entraîne le départ de médecins généralistes et spécialistes, qui du coup quittent aussi le « quartier de l'Hôpital », une appellation alors à peu près disparue. Mais le secteur ne perd pas ses caractéristiques d'origine. Il demeure un milieu de vie harmonieux et agréable où habitent encore aujourd'hui plusieurs employés ou retraités du Centre hospitalier Chauveau. Et tandis que de nouvelles familles remplacent les premiers résidants, il reste aussi un toponyme, celui de la rue du Docteur-Larochelle, pour rappeler la mémoire de l'instigateur du projet résidentiel.

LE SECTEUR DES VILLAS SUR LE GOLF : LA FIERTÉ RETROUVÉE

Dans le quartier de Val-Bélair, en bordure de l'avenue du Golf-de-Bélair, bien dissimulé dans une forêt de conifères, un ensemble immobilier intéressant se profile. Le long des rues du Geai-Bleu, du Geyser, de la Girolle, du Golfeur et du Grillon, des maisons à deux étages, avec galeries couvertes, tourelles d'angle et autres fantaisies architecturales s'alignent selon des règles urbanistiques respectées comme un garde-à-vous. Le secteur des Villas sur le Golf est une belle carte postale urbaine.

ZONE 8

D'abord un fief agricole

À la fin des années 1940, ce secteur est un territoire à vocation agricole compris dans la municipalité de Val-Saint-Michel (1933-1974). Ce sont les Boilard, Bourget, Daigle, Darveau, Falardeau et Savard, venus pour un bon nombre de Loretteville, qui, à la fin du 19e siècle, ouvrent la voie à la colonisation. La forêt cède progressivement le pas à l'agriculture. Bien difficile toutefois de tirer son épingle du jeu sur des sols sablonneux farcis de grosses pierres, d'autant plus que les routes de terre découragent les fermiers d'aller vendre leurs produits sur les marchés de Québec. La coupe du bois, la chasse et la pêche pallient en bonne partie cette agriculture déficiente.

À la jonction du rang Saint-Michel, aujourd'hui le boulevard Pie-XI, et de la future avenue du Golf-de-Bélair, le paysage des années 1950 est ponctué de quelques fermes, de chalets et de villas d'estivants, sans oublier l'épicerie Germain qui approvisionne ce coin de la paroisse. Quatre résidants se partagent principalement les terres sur lesquelles apparaîtra le développement des Villas sur le Golf : les deux frères Savard, Paul-Émile et Wilfrid, le marchand François Bourret, propriétaire d'une résidence d'été, aujourd'hui le 1665 du boulevard Pie-XI, et André Laurin. Ce dernier y plante vers 1953 des rangées de pins bien ordonnées – à ses yeux une barrière naturelle contre le feu –, que l'on peut encore apercevoir dans toute leur majesté en bordure nord de l'avenue du Golf-de-Bélair. Paul-Émile Savard, menuisier, ouvre en 1953 une rue derrière chez lui, la 21e Rue, qui deviendra l'avenue du Golf-de-Bélair. Sur cette voie alors sans issue, il bâtit quatre maisons modestes, qui aujourd'hui constituent la porte d'entrée du secteur des Villas sur le Golf. Quant à Wilfrid Savard, cultivateur, à l'image des agriculteurs de la paroisse, il y fait la culture du foin et des pommes de terre, possède quelques vaches, des cochons et des poules. Près de sa maison, on retrouve une laverie dont s'occupent certains de ses enfants et sa femme Lucia, qui voit aussi à la distribution du lait.

Wilfrid Savard vend sa terre en 1972, deux ans avant que les municipalités de Val-Saint-Michel et de Bélair fusionnent pour former Val-Bélair. Cette dernière connaît dans les décennies qui suivent une importante croissance démographique : alors qu'à peine 11 000 habitants sont recensés en 1976, on en dénombre plus de 20 000 en 1996. Les terres agricoles et boisées du secteur des Villas sur le Golf et des environs font place à des quartiers résidentiels.

< Rue du Geyser : harmonie des matériaux et des formes et volumétrie homogène dans un environnement boisé.

> La ferme de Wilfrid Savard vers 1960. *Collection Michel et P.-É. Savard.*

v Paul-Émile Savard pêche dans le ruisseau Savard. *Collection Michel et P.-É. Savard.*

Image de la petite agriculture

« Les gens du rang Saint-Michel, ce n'étaient pas des vrais cultivateurs. On avait cinq vaches pour notre lait, notre crème, quelques poules et parfois un ou deux cochons. C'était juste pour nous autres. Il y avait dans le rang seulement Lucia Savard qui passait à bicyclette avec son panier de pintes de lait en vitre qu'elle vendait quand les villégiateurs de la ville sont arrivés. »

> Entrevue avec Aline Savard, juillet 2010

Un vent de renouveau

Élaboré au début des années 1990, le projet des Villas sur le Golf s'inscrit dans cette démarche. D'abord, la dénomination n'est pas sans rappeler la vocation de villégiature de l'ancien Val-Saint-Michel. Des marchands du centre-ville de Québec, en mal de quiétude et de nature, avaient vu autrefois dans la rivière Nelson et le ruisseau Savard, qui drainent le territoire de la municipalité, la possibilité d'un havre de paix. C'est ainsi qu'une cinquantaine de chalets et de villas, dont celle de François Bourret, étaient apparus en bordure de ces cours d'eau dans les années 1920. L'ensemble résidentiel qu'on entend implanter à Val-Bélair, les Villas sur le Golf, reprendra à son compte l'esprit des maisons de villégiature de l'époque où la préservation du milieu naturel et la distinction architecturale avaient toute leur importance.

< La sinuosité des rues contribue à ralentir la circulation et offre des perspectives intéressantes. *Photographie Ville de Québec.*

v Tour d'angle, galerie couverte et épi de faîtage évoquent les villas d'autrefois, rue du Geyser.

Une terre d'accueil malmenée

À l'époque, pour bon nombre de citoyens de l'agglomération de Québec nés avant les années 1980, Val-Bélair loge à mauvaise enseigne. À partir des années 1950, le faible coût des terrains et des taxes municipales ainsi que le laxisme sinon l'inexistence de règlements de construction et de zonage contribuent à l'arrivée de citadins moins fortunés. Certains vivent dans des chalets très modestes, des cabanes ou des maisons déglinguées, donnant une impression de délabrement qui colle dès lors à la municipalité. Dans les années 1960, des institutions bancaires refusent même d'accorder des prêts hypothécaires pour l'achat ou la construction de résidences, favorisant encore davantage la multiplication de réduits. Autant de facteurs qui font en sorte que Val-Bélair est devenu un sujet de raillerie pour certains médias et humoristes.

Mais voilà qu'en 1982, des élus municipaux, avec en tête le maire Claude Beaudoin, tentent de repositionner Val-Bélair au sein de la Communauté urbaine de Québec en misant notamment sur la venue de jeunes familles. Le prolongement, au milieu des années 1980, de l'autoroute Henri-IV jusqu'aux limites nord de la municipalité et l'amélioration du transport en commun, avec l'établissement de lignes express entre Val-Bélair et le centre-ville de Québec, annoncent une ère nouvelle. Une campagne publicitaire bien orchestrée, « Val-Bélair, ville de la nature », met en valeur les attraits de la municipalité : grands terrains boisés, milieu de vie en montagne, environnement naturel préservé et abondance de cours d'eau.

Lors de la mise en chantier du projet, on décide donc de conserver de grands arbres autour de chaque propriété, ce qui contribue à l'image cossue des lieux. Derrière et devant les maisons, les arbres forment aussi des clôtures naturelles qui amortissent le bruit et attirent des oiseaux. Les sources d'eau sont également préservées. Puis on aménage des voies sinueuses destinées à ralentir la circulation et des parcs en forme de croissant afin de créer de la distance entre voisins. Des lampadaires distinctifs ajoutent encore au charme des lieux. Quant aux maisons, elles répondent à des normes strictes : une implantation distante de la rue, deux étages chapeautés d'un toit à quatre versants, une utilisation de la brique au rez-de-chaussée en alternance avec un déclin à l'étage, une galerie couverte courant sur plusieurs façades, des fenêtres jumelées, un épi de faîtage et une gamme de couleurs restreintes pour l'ensemble des matériaux dont la brique, le déclin, le bardeau d'asphalte et le bois.

L'épi de faîtage s'ajoute au décor architectural.

Plus que des mots…

« Je me disais "Val-Bélair, ville de la nature", il faut que ce soit plus que des mots. Il faut mettre en pratique cette philosophie dans notre développement. Je demeure dans le quartier depuis le début et je pense que c'est ce que j'ai fait de plus beau. »

> Entrevue avec Marc Lachance, initiateur du projet des Villas sur le Golf, juin 2010

Un pari réussi

Les Villas sur le Golf constituent aujourd'hui l'un des plus beaux ensembles résidentiels de la ville de Québec. Le respect de l'environnement, l'homogénéité architecturale et la configuration du site servent d'inspiration à plusieurs développeurs. De plus, le secteur est accessible par le corridor des Cheminots, une voie cyclable qui réhabilite le lien historique avec le centre-ville dans un contexte harmonieux. Au fil des années, les Villas sur le Golf ont reçu de nombreuses distinctions à l'échelle de la province et notamment un prix de l'Ordre des urbanistes du Québec. Les résidants, des jeunes familles, des propriétaires de commerces, des professionnels, des militaires, des fonctionnaires, des retraités, provenant des autres arrondissements et d'ailleurs, ont choisi d'habiter « Val-Bélair, ville de la nature ». Ce quartier de Québec est désormais si attractif que le golf a dû fermer à l'automne 2010, victime de la pression immobilière soutenue des deux dernières décennies. Dorénavant, ce sont des habitations en copropriété, des maisons en rangée ou individuelles qui ceinturent les Villas sur le Golf. L'ancien Val-Saint-Michel est redevenu une terre d'accueil, désormais encensée.

Le patrimoine et ses curiosités

UNE TERRE D'EAU ET DE RELIEF

Pour visualiser l'arrondissement de La Haute-Saint-Charles, il faut imaginer un grand polygone vert qui découpe la partie nord-ouest de la ville de Québec. Plus des deux tiers de ce fief de collines et de montagnes sont boisés. Ses frontières au nord se confondent avec celles des municipalités de Sainte-Catherine-de-la-Jacques-Cartier, Shannon, Saint-Gabriel-de-Valcartier. Plus au sud, les arrondissements des Rivières et de Sainte-Foy–Sillery–Cap-Rouge arrivent à le contenir. Car il faut savoir que La Haute-Saint-Charles couvre une superficie de 148 kilomètres carrés, ce qui en fait le territoire le plus étendu de la ville. À titre comparatif, il est six fois plus étendu que l'arrondissement de La Cité-Limoilou.

Le lac Saint-Charles. *Photographie Ville de Québec.*

Là ne s'arrêtent pas les particularités puisque de ce relief accidenté découlent des attractions naturelles d'intérêt : le mont Bélair et ses escarpements rocheux; le lac Saint-Charles, avec ses baies, ses marais et sa faune, forme un écosystème d'exception; finalement la rivière Saint-Charles, qui enfante à sa source une succession de méandres et de lacets, amorce un parcours régulier à la hauteur de la chute Kabir Kouba.

La géographie impose ses règles

Les montagnes, les vallées, les escarpements et les lacs et rivières définissent le paysage de l'arrondissement. Ces éléments naturels conditionnent en fait le tracé des principales voies de circulation, le découpage des terres et l'activité humaine. Ainsi, le tracé irrégulier d'anciens chemins, tels le boulevard Bastien, la rue Racine, le boulevard Saint-Claude ou la route Sainte-Geneviève, se calque sur un escarpement qui établit naturellement une démarcation entre les terres basses au sud et les zones montagneuses plus au nord. Les anciens chemins dévoilent aussi leur dépendance face à la présence d'une rivière ou d'un lac. À Lac-Saint-Charles, les terres sont disposées perpendiculairement au plan d'eau afin de permettre l'accès aux rives à un plus grand nombre de colons. La présence de terrasses favorise l'implantation humaine, comme par exemple dans le rang du Petit-Saint-Antoine, aujourd'hui la rue du Court-Métrage, qui voit l'établissement des premiers colons de l'arrondissement.

La géographie s'interpose aussi dans l'activité économique : les sols maigres et sablonneux restreignent le développement agricole mais favorisent l'exploitation de sablières. La forêt se prête à la coupe du bois et les essences locales approvisionnent les Hurons dès le 18e siècle, pour la fabrication de raquettes, de canots d'écorce ou de traîneaux. La chute Kabir Kouba entraîne, tour à tour, l'établissement d'un moulin à farine, d'un moulin à scie, d'un moulin à papier et d'une petite centrale hydroélectrique.

Le clocher de l'église de Saint-Gérard-Majella dans le paysage laurentien.

Dans cet arrondissement, donc, la plaine fait ses adieux. La pente amorce déjà ses premiers pas au sud du quartier de Saint-Émile, mais c'est particulièrement dans la partie ouest que le relief se distingue. Le mont Bélair, qui trône à une altitude de 485 mètres, inaugure le plateau laurentien qui laisse poindre les Laurentides, beaucoup plus au nord. Au-delà de sa prestance dans le paysage, il offre un autre intérêt majeur : il dissimule sur ses flancs un véritable château d'eau auquel la plupart des rivières sillonnant le territoire de la ville prennent leur source. Si sur le versant nord, le lac Bonhomme, avec son 1,2 kilomètre de longueur, ou le lac Alain, plus modeste, sont des acteurs clés de cette oasis, on retrouve sur les autres versants une quantité innombrable de ruisseaux, de sources souterraines et de petits lacs naturels. Ainsi, au bas du versant est, coulent la rivière Nelson, le ruisseau des Friches et autres, des affluents de la rivière Saint-Charles. Pas étonnant que le mont Bélair approvisionne une usine d'embouteillage d'eau.

Pour stabiliser tous ces chemins d'eau qui érodent la montagne, la forêt semble encore la meilleure réponse. Le couvert forestier se modifie à mesure que l'on prend de l'altitude : au pied du versant, l'érable à sucre, largement répandu, partage son territoire avec le bouleau jaune et, dans une moindre proportion, avec le hêtre à grandes feuilles. Cette abondance de l'érable a donc favorisé au siècle précédent l'apparition de cabanes à sucre, notamment rue des Balises. Près des sommets, voilà que le sapin tente de supplanter l'érable à sucre mais reste poli vis-à-vis le bouleau jaune.

Vue du mont Bélair depuis l'autoroute Félix-Leclerc.

Le barrage du lac Saint-Charles.

Nostalgie saisonnière

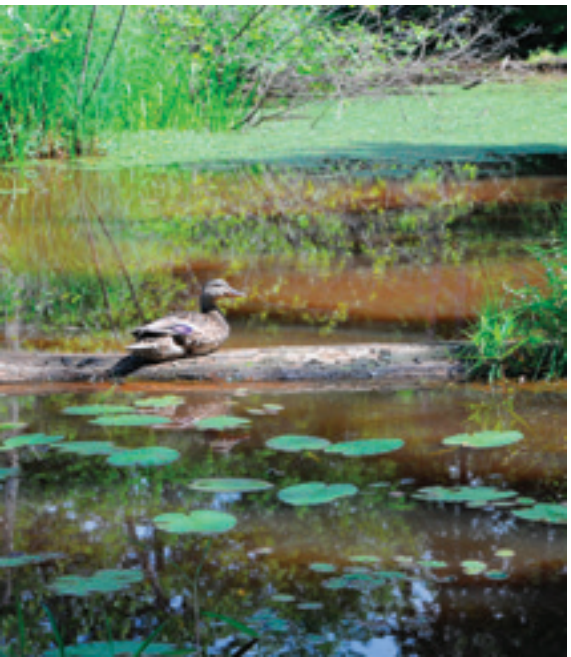
« Merveilleux temps d'automne… Le soleil est radieux, le lac d'un bleu méditerranéen et la forêt a perdu pour six mois son costume verdoyant. Johnny absorbe sa dernière cure, Loulou se réchauffe la binette tout à côté de la tortue. Quant au soussigné, il écrit ses impressions au courant de la plume avec un peu de tristesse au cœur car les belles journées estivales se sont malheureusement envolées. »

> Journal d'Émile Drolet [Lac-Saint-Charles], le dimanche 31 octobre 1943

Un beau lac tout bleu

Le lac Saint-Charles occupe le lit d'une ancienne vallée glaciaire, orientée nord-sud, constituant autrefois l'extrême limite de la mer de Champlain. De part et d'autre de cette vallée, le paysage laurentien déplie des collines pouvant atteindre les 500 mètres vers le nord-ouest du lac, tel le mont de la Neigette, alors que dans la partie sud de celui-ci la pente s'élève peu. Le relief, moins accidenté dans le bassin immédiat du lac, a permis l'implantation successive de l'agriculture, de la villégiature et, plus récemment, de l'habitat permanent. Le lac Saint-Charles, bien cantonné dans le fond d'une vallée, agit un peu comme une éponge en absorbant une partie des eaux venues de la montagne et de la plaine. De l'embouchure du lac Saint-Charles à la baie Charles-Talbot, plus au nord, des dizaines de petits lacs, tels les lacs Fripon, de l'Aqueduc, Monik et du Sud-Ouest, sont vidangés continuellement par des ruisseaux, des coulées plus ou moins souterraines qui descendent de la montagne avant de se noyer dans le lac Saint-Charles. Cette activité incessante renouvelle l'eau du lac environ tous les 23 jours, lui conservant sa limpidité.

Les Marais du Nord, lieu privilégié d'observation de la faune et de la flore. *Photographie Ville de Québec.*



D'une longueur d'environ 5 kilomètres, le lac Saint-Charles couvre une superficie de 3,3 kilomètres carrés. Il faut savoir qu'à l'origine il était formé de deux lacs distincts reliés par un étroit passage à la hauteur de l'anse aux Quatre Dames. C'est aux environs de ce goulet que se trouvait le Big Rock, un énorme rocher situé sur la rive est et au pied duquel la pêche à la truite était particulièrement féconde. Lorsqu'en 1934 la Ville de Québec inaugure un premier barrage afin de stabiliser sa réserve d'eau, la hausse de niveau qui s'ensuit fond les deux plans d'eau en un seul, submergeant d'imposants rochers. Malgré cette communion forcée, chacun des deux lacs conserve des particularités qui lui sont propres : le lobe sud est relativement peu profond, soit 4 mètres, comparativement aux 16,6 mètres du lobe nord, autrefois baptisé « lac Huron » ou « lac Brillant ».

En 1950, la réfection du barrage entraîne une autre élévation du niveau d'eau, cette fois de deux mètres. Conséquemment, les basses terres environnantes se retrouvent à des profondeurs allant jusqu'à 50 mètres. Ces inondations ont un impact majeur puisqu'une partie des rives du lac est constituée de terres humides, dont les Marais du Nord, bien connus des promeneurs. Ces milieux humides entretiennent une flore et une faune variées. En période de migration, ils sont le refuge de la sauvagine et d'oiseaux aquatiques, tels le grand héron et le plongeon huard, sans compter la centaine d'espèces différentes qui y nichent. Nombre d'animaux semi-aquatiques, dont le rat musqué, le castor, la loutre de rivière, le vison d'Amérique et le raton laveur, en ont fait leur habitat. Le lac Saint-Charles abrite aussi plusieurs sortes de poissons, comme la truite grise, l'achigan, le corégone, la perchaude et la barbotte brune.

Le parc linéaire de la rivière Saint-Charles dans le quartier de Loretteville. *Photographie Ville de Québec.*

Une rivière aux mille détours

Le parcours de la rivière Saint-Charles est des plus intrigants puisqu'il allie, sur une courte distance, à la fois le calme et la turbulence. Entre sa source et son passage près de Wendake, la rivière hésite, se contorsionne et multiplie les méandres sans logique apparente. Même si elle coule sur un fond de roches imperméables du Bouclier canadien, elle cherche son chemin dans un milieu parfois marécageux et inondable en partie. Sur ce tronçon, bien que très limpide, l'eau doit sa couleur foncée à la profondeur du lit. Et voilà qu'à la hauteur de Wendake, comme pour la récompenser de ses efforts, de son acharnement, la ligne droite prend la relève et précipite son débit. À tel point que, délivrée des contraintes qui la freinaient au départ, la rivière accélère et s'élance dans le vide : c'est la chute Kabir Kouba, un torrent tumultueux d'une hauteur de 28 mètres qui déboule dans un canyon dont les parois atteignent les 42 mètres.

Une légende amérindienne veut que la rivière et la chute aient été formées par un énorme serpent qui en avait assez des querelles entre les Autochtones et les Blancs. La chute Kabir Kouba est aussi un lieu de rencontre de deux champs géologiques : le lit de la chute et ses rives reposent sur des roches de Grenville et des roches des Basses-Terres du Saint-Laurent. On parle ici de 800 millions à 1 milliard d'années pour les premières et de 450 millions d'années pour les secondes. La présence de grands trous circulaires – les marmites – et de fossiles évoque cette longue histoire géologique.

L'arrondissement de La Haute-Saint-Charles, avec sa forêt bien en vue sur un territoire immense, possède le plus grand parc de plein air de la ville de Québec : le parc naturel du Mont-Bélair, en cours d'aménagement, qui totalise environ 850 hectares. Fréquenté par les amateurs de raquette ou de ski de fond et par les randonneurs, ce parc offre aussi des panoramas incomparables sur la ville et la région.

La chute Kabir Kouba.

La chute de la Jeune-Lorette

« [...] La rivière Saint-Charles, avec ses eaux limpides
Que voile, en maints endroits, l'ombre d'un jeune ormeau,
Caresse, en murmurant, le seuil de ce village,
Et, quand elle le quitte, on dirait que de rage,
Sur son lit de cailloux, elle s'agite et fuit.
Comme un daim effaré qu'une meute poursuit,
Dans un gouffre profond qui tout à coup s'entrouvre,
L'onde vertigineuse arrive avec fureur,
Rebondit sur le roc, le déchire et le couvre
De flots d'écume et de vapeur. [...] »

> Extrait d'un poème de Pamphile Lemay, *Essais poétiques*, 1865

TOURISME ET VILLÉGIATURE

Durant tout le 19e siècle jusqu'à nos jours, l'arrondissement de La Haute-Saint-Charles reste propice à la villégiature. La migration saisonnière de familles urbaines à la campagne établit ses rythmes, ses traditions et sa signature dans le paysage. Que ce soit à Val-Bélair, à Loretteville ou à Lac-Saint-Charles, cet « aller à la campagne », réservé à l'origine à des gens fortunés, se démocratise au fil du temps. Avec des montagnes, des lacs poissonneux, des rivières, des forêts giboyeuses, voilà que tout le décor de l'arrondissement se met en place pour que la villégiature occupe l'avant-scène. Depuis plus de 200 ans, aventuriers, citadins, sportifs, touristes avides de quiétude, de défi et de solitude, y plantent leurs tentes ou y bâtissent leurs camps, chalets et maisons de villégiature.

Chalet de bois rond de la famille Drolet à la baie de l'Écho.

Chic alors…

« Vers 1850-1870, l'hôtel Verret jouissait d'une grande réputation auprès des voyageurs et des excursionnistes. [...] Pour 50 cents, on pouvait y déguster sur la véranda, à l'ombre des pins, un repas froid arrosé de médoc ou de bière blonde. Des canots doubles vous invitaient à une balade romantique ou à venir taquiner la truite. Rien ne faisait plus chic qu'une excursion au lac, agrémentée d'une pause à l'hôtel Verret. »

> Éric Noël, *Le Lac-Saint-Charles, 1946-1996*

Les premiers pas de la villégiature

L'arrondissement est un paradis pour les fervents de la chasse et de la pêche. Il sert aussi de refuge aux amants de la nature ou à qui cherche la tranquillité, des paysages pittoresques ou l'espace pour pratiquer son sport préféré, le golf, le tennis, le canotage.

Dès la fin du 18e siècle, des excursionnistes et des voyageurs se déplacent pour admirer la chute Kabir Kouba et s'éprennent de la quiétude et de la beauté du lac Saint-Charles qui devient une destination touristique au même titre que la chute Montmorency. Des guides illustrés et des récits de voyages diffusés en Amérique du Nord comme en Europe amènent des voyageurs étrangers à découvrir les attraits de ce plan d'eau.

Pour l'élite anglophone de Québec, les pique-niques, les promenades au bord de l'eau, les randonnées en pleine nature et le contact avec le milieu rural sont des occasions de ressourcement. D'ailleurs, durant la période estivale, des citadins louent la maison de l'habitant, lequel déménage avec toute sa famille dans le fournil. L'afflux des visiteurs à Lac-Saint-Charles y favorise la mise en place de structures d'hébergement dès la seconde moitié du 19e siècle : l'hôtel Verret, l'auberge « Sous les bois », la maison de pension de Mme Saint-Amand, l'hôtel Auclair et « La Trappe » d'Arthur Saint-Jacques sont du nombre. De plus, pour les amateurs de chasse et de pêche, des camps de bois rond servent de refuge.

^ Au retour d'une pêche fructueuse. *ShHSC; fonds Gérard Barbeau; P025-025-16-2.*

< Pêche sur le lac Saint-Charles en 1807. *BAnQ-Q; Cartwright, d'après une estampe de George Heriot; P600.*

À la fin du 19e siècle, le profil de la villégiature se diversifie : le visiteur qui effectue un aller-retour en un seul jour ou séjourne quelque temps à l'auberge côtoie désormais le vacancier résidant. L'établissement de ces citadins fortunés favorisera d'ailleurs la création de deux municipalités de villégiature : Château-d'Eau, qui se détache de Loretteville en 1926, et Val-Saint-Michel, qui se sépare de Saint-Gérard-Majella en 1933. Le chemin de fer, construit entre Québec et Roberval et parachevé en 1888, concourt au développement de la villégiature dans l'arrondissement, notamment à Château-d'Eau, puisque les horaires de train permettent aux estivants de voyager matin et soir. Toutefois, c'est l'apparition de l'automobile qui incite avocats, médecins, commerçants prospères et banquiers de Québec à acquérir une maison d'été. Les patelins de Château-d'Eau, Val-Saint-Michel et Lac-Saint-Charles vivent donc au rythme des vacanciers. L'ouverture et la fermeture des chalets se font à dates fixes : la fin de l'année scolaire, qui coïncide avec la Saint-Jean-Baptiste, marque l'arrivée des villégiateurs, alors que le premier lundi de septembre, jour de la fête du Travail, annonce leur départ.

Chic alors…

« Avons couché ici hier soir. Nous nous sommes réveillés ce matin par un temps pluvieux. La pêche a été nulle malgré tous les efforts de l'aviateur. Loulou n'a pas été chanceuse aux échecs. Marcel collectionne toujours ses herbages. Les moustiques aiment toujours la maîtresse de maison. Enfin, au moment où j'écris ces lignes Paul arrive avec deux petits poissons. Nous allons chez mon oncle Louis à l'instant. Couchons en ville ce soir. »

> Journal d'Émile Drolet, [Lac-Saint-Charles] 4 juillet 1943

Jacqueline et Suzanne Lemieux à leur chalet de la baie de l'Écho, dans le quartier de Lac-Saint-Charles.

Un quai flottant en bordure du lac Saint-Charles, vers 1900. *AVQ; photographie J. Martel; n° 19393.*

La démocratisation de la villégiature

C'est au cours des années 1930 et 1940 que la villégiature de riches propriétaires amorce son déclin dans l'arrondissement. L'expansion des noyaux villageois d'origine, comme Loretteville par exemple, suite à la poussée démographique, affecte les grandes propriétés de Château-d'Eau mais aussi des chalets plus modestes qui voient leur milieu de vie se dénaturer. Les mieux nantis migrent vers des destinations plus lointaines. Par ailleurs, les dernières années de la Seconde Guerre mondiale fournissent à certains travailleurs d'usine des conditions d'embauche inégalées jusqu'alors. Ceux-ci commencent à bénéficier de nouvelles législations introduites dans le monde du travail, dont la semaine de 40 heures, les vacances payées et les caisses de retraite. C'est le cas notamment des syndicats de la ganterie et de la chaussure de Loretteville qui, en 1944, obtiennent une semaine de vacances rémunérée ainsi que « le paiement et demi pour tout travail supplémentaire ». Progressivement, la classe ouvrière envahit des zones périurbaines que la bourgeoisie déserte. C'est ainsi que la villégiature se popularise à la fin des années 1950.

Si l'établissement de ces nouveaux vacanciers concerne tout l'arrondissement, y compris, dans une moindre mesure, Saint-Émile, c'est principalement à Lac-Saint-Charles que le phénomène se répercute. Au cours des années 1960, l'implantation désordonnée de chalets donne naissance aux rues privées, qui se multiplient comme nulle part ailleurs sur le territoire de la ville de Québec. Les normes urbanistiques qui touchent le lotissement à ce moment sont très souples, sinon inexistantes. Des agriculteurs, aux prises avec des sols peu propices à la culture et l'élevage, mettent en vente des terrains souvent en bordure du lac ou de la rivière Saint-Charles.

En bordure de la rivière Saint-Charles, un chalet bien caché, rue du Repos. >

Remuer ciel et terre

« Ces rues privées-là ont été faites sur des terres qui appartenaient à des cultivateurs. À un moment donné, il y a du monde du village, puis d'ailleurs surtout, qui était intéressé à avoir une petite cabane, un petit chalet dans le bois ou sur le bord du lac ou de la rivière. Le cultivateur ou le promoteur, parce qu'il y en a eu aussi, faisait un petit chemin de terre, des fois même c'était juste un sentier dans le bois, puis vendait des terrains comme bon lui semblait. Quand la municipalité s'est rendu compte que des chalets, des cabanes et des hangars poussaient un peu partout, il était un peu tard. »

> Entrevue avec Claude Roussin, ex-maire de Lac-Saint-Charles, juillet 2010

Les rues Marie-Didace et du Survenant dans le quartier de Lac-Saint-Charles ou encore la rue du Balancier et le chemin du lac Côté dans le quartier de Val-Bélair, pour ne nommer que ceux-là, témoignent encore aujourd'hui de l'empreinte de la rue privée. Sur le versant sud du mont Bélair, cette popularisation de la villégiature prend un autre aspect : autour d'un étang artificiel, alimenté par les ruisseaux et les sources de la montagne, s'entassent de petits chalets. Aux yeux de plusieurs propriétaires, ces maisonnettes offrent une forme d'évasion, un lieu de liberté à une époque où « l'on construisait où l'on voulait, ce que l'on voulait, presque sans contrainte aucune ». Conséquemment, on y retrouve des chalets nés souvent de matériaux recyclés, aux formes irrégulières et indépendants de tout plan d'ensemble. La démocratisation de la villégiature redonne aussi vie à la tradition des clubs privés, associée aux parties de chasse et de pêche, qui avaient cours au 19e siècle. Le club privé du lac à Bonhomme inc. sur le mont Bélair, formé en 1966, regroupe des propriétaires partageant un code de vie commun autour d'un plan d'eau.

Dans les années 1970, la villégiature est confrontée à de nouvelles réalités. Avec l'amélioration du réseau routier, notamment la construction des autoroutes Laurentienne et Henri-IV qui facilitent l'accès à La Haute-Saint-Charles, des chalets saisonniers sont transformés afin d'être habitables à l'année. Puis, à mesure que s'étend la banlieue, des rues naissent au sein d'îlots de villégiature et des maisons urbaines s'insèrent parmi des chalets et des résidences secondaires. Les constructions du boulevard Pie-XI, dans l'ancien Val-Saint-Michel, illustrent bien cette tendance.

Une seconde nature

À partir du milieu du 19e siècle, l'estivant ou le touriste définit souvent ses attentes en opposition au milieu urbain. Qu'il séjourne dans un hôtel de villégiature, dans un camp, un chalet ou une résidence secondaire, le citadin recherche d'abord un mode de vie simple et rustique, différent de son quotidien. Il peut ainsi basculer dans un autre univers régi par un minimum de contraintes. Pour préserver la beauté sauvage des lieux, les interventions sur la nature sont minimes. La coupe des arbres est limitée afin de profiter de ce climatiseur naturel qu'est la forêt. Souvent construit près de l'eau, sans orientation précise, si ce n'est la possibilité de profiter des plus beaux panoramas, ce nouveau toit fait abstraction des normes d'implantation : en bordure de la rivière Nelson, dans le quartier de Val-Bélair, plusieurs camps et chalets sont orientés en fonction des méandres de la rivière.

Un chalet de la rue Guylaine, en bordure de la rivière Saint-Charles.

Gaétan Roy et Réjeanne Laliberté, de nouveaux acériculteurs, ont bâti une cabane à sucre sur leur terre de l'avenue du Lac-Saint-Charles.

Vivre autrement

« La galerie courait sur trois côtés du camp. Au rez-de-chaussée, il y avait la cuisine, le salon qui était aussi la salle de jeu que dominait le foyer de pierre. À l'étage, c'était un dortoir et je couchais là avec mes cousins et mes cousines. Dans la cave, on gardait le beurre, le lait et la crème. Il n'y avait pas de pelouse, c'étaient des arbres que mon grand-père avait plantés puis des fleurs sauvages. Derrière le chalet, il y avait la bécosse, qu'on appelait "la villa des roses". »

> Entrevue avec Claire Morel, août 2010

Cet habitat secondaire se fond donc dans la nature environnante et, dans ce contexte, le bois et aussi la pierre, dans une moindre mesure, sont les matériaux usuels. Abri modeste s'il en est un, le camp est construit en billes de bois, sans fondations, dépourvu d'électricité, d'isolation, d'eau courante et de système sanitaire. À proximité de celui-ci, des constructions d'appoint prennent place : une remise à bois, des latrines, un puits avec une pompe manuelle, une glacière, un abri pour le canot et un quai. De temps à autre, des ponceaux et des bancs faits de bois rond ajoutent à la rusticité des lieux. Le camp se reconnaît souvent à sa véranda couverte qui ceinture deux ou trois façades et où s'alignent chaises berçantes, chaises droites en bois, fauteuils de rotin et hamac.

L'aménagement intérieur, sobre, répond à un mode de vie d'estivant : les pièces de séjour sont distribuées en façade, alors que les pièces de service se retrouvent à l'arrière; dans la cuisine, un poêle sert à la fois pour le chauffage, la cuisson des aliments et fournit l'eau chaude indispensable à l'hygiène corporelle. Au moment des repas ou le soir, la famille se réunit dans la pièce de séjour; par temps frais ou pluvieux, une bonne flambée dans le foyer chasse l'humidité et crée une ambiance propre à la vie rustique. Très peu de camps anciens ont survécu au temps, mais quelques spécimens remarquables subsistent au nord de l'avenue du Lac-Saint-Charles et sur le chemin de la Baie-de-l'Écho.

Ce qui caractérisait le camp, avec son ambiance de vie, son environnement boisé, ses commodités rudimentaires et son architecture dépouillée, s'efface à peu près complètement. Si la maison de villégiature emprunte aussi à une philosophie tournée vers le respect de la nature, elle est prise en main par un entrepreneur en construction, contrairement au camp et au chalet qui sont souvent de facture artisanale. L'entrepreneur, s'inspirant de catalogues et de plans américains, les adapte en fonction des goûts et des besoins de ses clients. On peut voir une belle illustration de cette période le long des rues Georges-Cloutier, du Château-d'Eau et Valvue, dans le secteur de Loretteville. La maison de villégiature puise ses fondements dans des styles architecturaux comme le *Shingle Style*, qui préconise l'utilisation du bardeau de bois et une fenestration variée et abondante, ou encore l'*Arts and Crafts*, qui se reconnaît notamment au prolongement des chevrons sous le débordement de la toiture.

L'arrondissement de La Haute-Saint-Charles conserve encore de nos jours l'empreinte de son passé vacancier. Dans ses vastes espaces boisés, la villégiature semble se coiffer de nouveaux apparats. Désormais, la résidence secondaire peut avoir l'allure d'une cabane à sucre bien pourvue de confort moderne ou d'une construction en billes de bois s'inspirant de procédés anciens. Derrière ces initiatives, de nombreux retraités qui renouent avec le métier de bûcheron ou d'acériculteur, histoire de répondre à leur seconde nature.

LE CUIR : UN INCONTOURNABLE DE LA HAUTE-SAINT-CHARLES

S'il existe une industrie caractéristique de l'arrondissement, c'est bien celle du cuir, qui se développe dans l'ensemble de la paroisse de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette dès le 19e siècle. Plus que toute autre production, la fabrication de souliers mous et de gants y occupe, au fil du temps, des milliers de tailleurs, de couturières, de gantiers ou de perleuses de mocassins. L'un des traits originaux de cette industrie majeure est qu'elle émane de la culture amérindienne et de l'expertise d'artisans et d'entrepreneurs hurons-wendats. Mentionnons aussi que les femmes y occupent une place importante parmi les pionnières du travail féminin rémunéré dans la région de Québec.

Les employés de la Perrin Glove, devant la manufacture de Loretteville, en juin 1943.
ShHSC; photographie Turcotte et Gousse enr.; fonds Maurice Pleau; P0005-2B-10.

La filière amérindienne

Au début du 19e siècle, la chasse joue un rôle de premier plan chez les Hurons de La Jeune-Lorette, aujourd'hui Wendake. Les surplus de gibier sont vendus dans les marchés de la ville, de même que les fourrures et les peaux d'orignaux ou de chevreuils, tannées au village. L'accès au territoire de chasse traditionnel devient toutefois difficile au cours du siècle lorsque des noyaux de colonisation se forment à Valcartier, Duchesnay ou Stoneham, en même temps qu'apparaissent des clubs de chasse et de pêche privés et, en 1895, le parc des Laurentides. Les Hurons se voient forcés de trouver de nouvelles sources de revenus, comme la fabrication de canots, de raquettes et de mocassins.

Ce type d'artisanat se pratique depuis toujours à La Jeune-Lorette, comptant parmi les activités du quotidien. Mais à partir des années 1830, il prend de l'ampleur pour répondre à la multiplication des clubs de raquetteurs et au développement de la pêche sportive et du tourisme. Les commandes de la milice canadienne, dans le dernier tiers du siècle, profitent également aux entreprises huronnes qui équipent les soldats de mitaines, de mocassins, de raquettes et de toboggans.

Groupe d'employés d'une manufacture du Village-Huron. *ShHSC; fonds J.-Alphonse Boivin; P004-2-3-20.*

Maurice Bastien est l'un des précurseurs de l'artisanat commercial à La Jeune-Lorette, en 1826. Sa fabrique de mocassins, reprise par ses fils, se classe parmi les principales manufactures de la région, au tournant du 20e siècle. L'industrie du cuir est également redevable au travail et à la créativité de Marguerite Vincent, initiatrice d'une importante entreprise familiale, qu'elle dirige avec son mari Paul Picard et son neveu Philippe Vincent. En 1871, on dénombre cinq boutiques d'« ouvrages indiens » dans le village. Comme la main-d'œuvre huronne ne suffit plus, on emploie des journaliers, des tanneurs et des couturières des environs, ainsi initiés au savoir-faire autochtone.

Les entrepreneurs hurons-wendats restent actifs pendant tout le 20e siècle. Grâce à la spécialité « indienne » qu'ils ont développée, les Bastien, Gros-Louis, Picard, Sioui et Vincent se taillent même une place enviable sur le marché canadien du cuir, pourtant très compétitif. Le créneau est d'ailleurs tellement intéressant qu'il devient un objet de marketing, comme l'attestent les logos et les noms de plusieurs entreprises non autochtones, par exemple la Huron Glove.

Les ateliers de Maurice Bastien en 1901

« L'établissement de beaucoup le plus considérable qu'il y ait ici pour la préparation des peaux et la confection des mocassins ou de raquettes est celui de Maurice Bastien. […] Plusieurs hommes, sous sa direction, sont constamment employés à passer les peaux par les divers procédés de préparation, tandis que d'autres en tirent les pièces destinées à la confection de souliers. […] Nombre de femmes du village travaillent à son compte, et parfois jusqu'à cinquante personnes y trouvent leur emploi. »

> Léon Gérin, *Les Hurons de Lorette*, 1901

Les femmes sont largement majoritaires dans l'industrie du cuir. *ShHSC; photographie A. Boivin; fonds Gérard Barbeau; P002-3-30.*

L'essor de l'industrie

Au tournant du 20e siècle, les Hurons traitent près de 10 000 peaux par année et confectionnent environ 140 000 paires de mocassins, vendues dans toutes les grandes villes américaines et même en Europe. Mais l'exiguïté du village empêche l'expansion des ateliers. Au moment où les commandes affluent, l'industrie s'étend donc hors de La Jeune-Lorette, de même que le leadership de la production, qui passe en partie aux mains d'entrepreneurs non autochtones.

Henry Ross ouvre en 1862 la première fabrique de souliers mous de l'actuel quartier de Loretteville. Moins de 20 ans plus tard, Pierre B. Savard, Joseph Durand, Antoine Savard et Joseph Verret y fabriquent eux aussi des mocassins. Pierre B. Savard développe même une nouvelle spécialité en ajoutant la ganterie, en 1896, à son entreprise de mocassins de la route de Pincourt, aujourd'hui la rue Lessard. Pour amorcer cette nouvelle confection, il fait venir de Trois-Rivières un gantier expérimenté, Louis-Philippe Pleau, qui fondera sa propre maison quatre ans plus tard. En 1918, la ganterie est devenue l'un des fleurons industriels de Loretteville avec cinq entreprises, dont certaines comptent plus de cent employés.

Les premières manufactures de cuir, mises sur pied par des artisans entrepreneurs tels Henry Ross ou Pierre B. Savard, demandent peu d'employés et d'investissements. Mais à compter des années 1910, de grandes compagnies de l'extérieur s'établissent au village, comme la Dent's Glove de Montréal, qui absorbe en 1918 la Colonial Glove de Pierre B. Savard. Avec ses 150 employés, elle s'implante en bordure de l'actuelle rue Hamel, aujourd'hui Morissette, dans une manufacture de deux étages. Une autre ganterie, l'Adanac Glove, propriété de la Hudson Bay Knitting, s'installe aussi rue Hamel en 1915, dans un grand bâtiment. Il y a aussi la Huron Glove de la Holt Renfrew and Co. et la ganterie de Louis-Philippe Pleau, qui passe en 1928 à la Perrin Glove, une compagnie grenobloise.

Même si les principales manufactures appartiennent à des investisseurs de l'extérieur, la majorité des entrepreneurs proviennent du milieu. C'est le cas, par exemple, de Maurice Pleau, fils de Louis-Philippe, qui fonde en 1939 une nouvelle fabrique de mocassins et de gants, rue Racine. Il en va ainsi à Saint-Émile, avec les Hilaire Barbeau, Alfred Cloutier ou Gérard Pageau, qui ouvrent des manufactures de souliers mous à la même époque. L'importance de l'entreprenariat local explique peut-être l'attachement des gens de l'arrondissement à l'industrie du cuir. Mais il y a aussi l'estime qu'ils accordent à ses ouvriers spécialisés, là aussi des gens du milieu. Car ce sont les travailleurs et les travailleuses qui donnent toute sa dimension à l'industrie, tant par leur nombre impressionnant que par leur expertise.

Le grand bâtiment de l'Adanac Glove. *Collection Gilles Martel.*

Tailleurs, couturières et brodeuses

Au début du 20e siècle, les peaux sont traitées dans les tanneries locales, notamment au village des Hurons, par des tanneurs expérimentés, dont plusieurs proviennent de Saint-Émile. Il faut tremper les peaux, les amollir, les gratter, les laver, les sécher, les humecter d'huile de morue et finalement les fumer. La peau est alors prête pour la taille, une tâche réservée également aux hommes. Jusqu'aux années 1960, elle s'effectue au couteau, à l'aide de patrons en tôle. En plus de l'adresse, il faut avoir l'œil pour reconnaître les défauts et les caractéristiques du cuir de manière à tirer le maximum des pièces. Le métier, qui se transmet généralement de pères en fils, nécessite trois ans d'apprentissage.

Lorsque la taille est terminée, les couturières entrent en action pour assembler les gants ou certaines pièces des mocassins. Il s'agit de les coudre sur une « machine à pédale », connectée à l'origine à un « engin au gaz », plus tard à l'électricité. Ce travail, puisqu'il est question d'aiguille, revient naturellement aux femmes, largement majoritaires dans les manufactures de gants où elles forment souvent 80 % du personnel. Le métier se transmet de mères en filles, comme le perlage et le laçage de mocassins, deux activités qui se font à domicile, à temps perdu. Certaines femmes exercent aussi des fonctions de responsabilité, comme contremaîtresses à la tête des ateliers de couture, telle Ludivine Martel, employée par Louis-Philippe Pleau. Cette pionnière du gant fin à Loretteville aurait été formée par « Miss Carleton » de Québec.

Après la couture des gants, il reste l'opération de « blocage » effectuée par le gantier. Cette dernière étape consiste à frotter, étirer, plisser le gant pour lui donner la forme et la souplesse voulues, à l'aide de divers outils et de vapeur. La finition des mocassins s'effectue aussi en usine, suivant diverses opérations qui donneront au soulier son aspect définitif.

Un employé de la Ganterie Auclair pendant l'opération de « blocage », en 1980. *BAnQ-Q; photographie Marc Lajoie; E10.*

Les tailleurs de la Perrin Glove posent pour le photographe en 1936. *ShHSC; collection Marguerite Boutet Charest; P27, 02.*

Perler et lacer à domicile

« La plupart des femmes et des jeunes filles de Saint-Émile faisaient du perlage. Les enfants faisaient plutôt le laçage des mocassins. On recevait le matériel par boîtes et tous s'y mettaient par temps libres. Mais le perlage n'était pas payant parce que les perles, qu'on devait payer, étaient assez chères. Dans les années 1960, ça revenait à 3,60 $ la boîte ! Au bout du compte, il ne nous restait pas grand-chose. »

> Entrevue avec Aline Drouin, août 2010

Expansion et déclin

L'industrie du cuir prend de l'expansion au cours du siècle. À l'origine du développement économique de La Jeune-Lorette, puis du « faubourg », noyau initial du quartier de Loretteville, elle donne naissance au « vieux Saint-Émile », une agglomération de tanneurs, de brodeuses et de fabricants de souliers mous. Le secteur du lac Saint-Charles a également son entreprise, lorsque Charles-Aimé Lefebvre et Noël Beaulieu fondent en 1940 une manufacture de pantoufles à l'angle de la rue Duchesneau et de l'avenue du Lac-Saint-Charles. Elle emploie 60 personnes en 1953, année où un incendie ravage l'usine, entraînant sa fermeture.

Le rayonnement de l'industrie s'apprécie également par la provenance des ouvriers et des ouvrières employés aux manufactures de Loretteville ou de Saint-Émile. Plusieurs viennent des rangs de la couronne nord, des actuels quartiers de Val-Bélair, Lac-Saint-Charles et même Duberger-Les Saules. Ils se rendent au travail à pied ou en autobus, parfois en taxis « collectifs », à l'instar de plusieurs jeunes couturières des fabriques de la rue Morisset, originaires de Saint-Gérard-Majella. Pour aller chercher les pièces à coudre, les femmes qui travaillent à domicile font souvent plusieurs kilomètres à pied, parfois même en traîneaux à chiens.

En 1964, Loretteville compte encore quatre manufactures de souliers mous, dont Chaussures Kennebec qui emploie 200 personnes. Parmi les quatre ganteries encore actives, la principale est celle de Maurice Pleau qui fournit du travail à une quarantaine de personnes. C'est particulièrement à Saint-Émile que l'industrie du cuir est alors concentrée : une dizaine d'entreprises y ont pignon sur rue, produisant surtout des mocassins et des pantoufles. Bastien et Frères, qui comptera jusqu'à 400 employés, vient de s'y installer, dans l'actuelle rue de la Faune.

Les mocassins « à longues jambes » au tournant des années 1930

« Au lac Saint-Charles, il y avait une manufacture de pantoufles chez Noël Beaulieu. Mais c'est à Saint-Émile qu'il y en avait beaucoup. Ma mère faisait des mocassins à longues jambes. Elle allait chercher les morceaux, des dessus de chaussures, puis elle perçait des trous pour faciliter la couture, en mettant le soulier sur une forme en bois. Puis elle cousait les pièces. »

> Entrevue avec Julien Savard, août 2010

Couturières à l'œuvre à la Ganterie Auclair de Loretteville, en 1979. *BAnQ-Q; photographie Bernard Vallée; E10.*

Une partie des employés de la manufacture Maurice Pleau de Loretteville, en juin 1943.
ShHSC; photographie Turcotte et Gousse enr.; fonds Maurice Pleau; P0005-2B-07a-b.

Mais toutes les entreprises peinent désormais à trouver et à conserver des employés spécialisés. L'apprentissage est long pour un travail qui, somme toute, rapporte peu. La concurrence des pays en voie de développement ébranle également le marché. Et puis l'essor des quartiers résidentiels de l'après-guerre ne fait pas bon ménage avec l'industrie. Certaines manufactures déménagent dans des centres industriels, hors de l'arrondissement. D'autres étendent la gamme de leurs produits, se spécialisant dans la chaussure pour enfants ou dans la botte de loup-marin, un autre emprunt amérindien qui gagne en popularité dans les années 1960. Quelques entreprises se lancent même dans l'importation de gants, de mitaines et de chaussures. On crée aussi des associations de manufacturiers pour dynamiser l'industrie, qui perd quand même graduellement sa place privilégiée dans l'économie de la région.

Au tournant du 21e siècle, la ganterie a presque disparu dans le quartier de Loretteville. Mais la production de souliers mous demeure une spécialité pour un certain nombre d'entreprises de taille moyenne, comme celles d'Alfred Cloutier, d'Eugène Cloutier ou d'Auclair et Martineau, toutes trois implantées au cœur du quartier de Saint-Émile depuis plusieurs décennies.

En « gang » avec des poches de mocassins

« Ma mère cousaient des lots de mocassins à la main. Elle s'approvisionnait à Loretteville, chez Maurice Bastien. Quand elle était jeune, elle partait du lac Saint-Charles à pied. Ça prenait deux heures pour se rendre au Village-Huron. Comme beaucoup de filles du lac faisaient la même chose, elles partaient en gang avec des poches de trois pieds par trois pieds sur le dos, pleines de mocassins. Elles y allaient presque tous les jours. L'hiver, le trajet se faisait parfois avec des traîneaux à chiens. Elles passaient par le boulevard de la Colline qui était alors un sentier à vaches. »

> Entrevue avec Léger Rhéaume, août 2010

ARCHITECTURE : DES COUPS DE CŒUR ASSURÉS

L'arrondissement de La Haute-Saint-Charles conserve avec fierté des témoins de son évolution historique. Ici et là, des maisons entretiennent un lien avec le passé que des familles ont privilégié, de génération en génération, comme élément de la mémoire collective. Tels des souvenirs préservés, ces maisons s'insèrent parmi d'autres biens patrimoniaux qui ponctuent un paysage en mutation constante : églises, écoles, croix de chemin, etc. La période de construction, le type architectural, l'usage du bâtiment, l'état de conservation ont principalement guidé la sélection que voici. Place à la découverte de quelques-uns des emblèmes patrimoniaux de l'arrondissement.

La maison Savard, classée monument historique.

QUARTIER DE **LAC-SAINT-CHARLES**

2016, avenue du Lac-Saint-Charles

Cette maison de ferme d'esprit québécois, érigée en pièce sur pièce vers 1860, prend place sur une terre de 3 arpents sur 25. On y retrouve alors une grange-étable et une érablière à l'extrémité ouest de la propriété. Devant la difficulté de vivre de l'agriculture sur des terres peu fertiles, la famille Rhéaume se départ de son bien au tournant des années 1950. La maison passe alors à Joseph-Ernest Grégoire, maire de Québec de 1934 à 1938, qui la transforme en résidence d'été.

510, rue du Petit-Coteau

Propriété à une certaine époque de l'agriculteur William Painchaud, cette maison a été construite en 1837 sur l'avenue du Lac-Saint-Charles. La date de construction y serait inscrite au plomb sur le cadre de l'une des fenêtres. La maison a été relocalisée rue du Petit-Coteau pour faire place à un développement résidentiel. Elle conserve plusieurs éléments caractéristiques de la maison traditionnelle, notamment ses fenêtres à carreaux et son revêtement de bardeaux et de planches.

17417, chemin de la Grande-Ligne

Cette résidence traditionnelle québécoise, construite au milieu du 19e siècle, appartient à la famille Bibeau depuis 1905. La pente prononcée du toit et l'asymétrie des ouvertures témoignent de son ancienneté. Même si la grange-étable et la glacière ont disparu, la maison et ses quelques dépendances comptent parmi les plus vieux témoins de la vie agricole du quartier. On devine tout autour champs en culture et pâturages qui bordaient autrefois les rives du lac Saint-Charles.

QUARTIER **DES CHÂTELS**

3215, rue Pincourt

Cette maison à toit mansardé, construite à la fin du 19e siècle, fait partie d'un ensemble agricole remarquable. Plusieurs éléments d'origine ont été conservés, notamment les fenêtres à battants et l'ornementation abondante. La propriété appartient à la famille Chantal vers 1880, à l'époque de sa construction. Durant la période estivale, la maison est louée à une famille du centre-ville de Québec et les occupants migrent alors dans la cuisine d'été.

12565, boulevard Saint-Claude

C'est à la fin du 18e siècle qu'est érigée cette maison aux caractéristiques anciennes : un carré bas, une toiture à croupe et une souche de cheminée proéminente s'élevant au centre du toit. La façade principale, orientée au sud, tourne le dos à la route. Il s'agit de l'une des plus vieilles maisons de l'arrondissement.

12700, boulevard Saint-Claude

Construite vers 1860, cette maison traditionnelle québécoise se distingue par la diversité et la qualité de ses éléments décoratifs. Propriété de la famille Savard pendant plusieurs générations, elle loge 13 enfants à une certaine époque, malgré ses dimensions réduites.

QUARTIER DE **LORETTEVILLE**

257-259, rue du Château-d'Eau

Construite vers 1920, cette résidence est une belle illustration de la maison cubique destinée à une famille bourgeoise. Elle se distingue par ses dimensions et ses volumes intérieurs plus vastes. Les fenêtres à battant surmontées d'impostes permettent de mieux profiter de la lumière et de l'environnement paysager.

240, rue Georges-Cloutier

Cette habitation se coiffe d'un toit mansardé, en vogue au tournant du 20e siècle. Outre le décor architectural élaboré, il faut remarquer le magnifique terrain où arbres matures et aménagement paysager contribuent à la mettre en valeur. Ses proportions, sa volumétrie et son architecture en font un exemple type de la maison bourgeoise qui s'implante au nord-est de Loretteville, à la suite de l'expansion géographique des grandes propriétés de Château-d'Eau, entre 1875 et 1925.

262, rue Georges-Cloutier

Édifiée en 1895, cette résidence est un ravissement pour l'œil : tout y est harmonieux, équilibré et bien conservé. Avec sa tourelle, disposée au centre de la façade, elle s'apparente à un édifice public. Ses dimensions imposantes sont habilement contenues par la galerie couverte qui ceinture trois faces. Le parement de brique rouge orangé et les chaînages d'angle en pierre de taille confirment l'aisance des propriétaires. Une rangée d'arbres délimite la propriété, ce qui lui confère une allure de petit château.

170, rue Giroux

Construite vers 1760, cette ancienne maison de ferme est la propriété de la famille Lebœuf durant quelques générations. La famille Savard en devient propriétaire dans les années 1830 et le demeure jusqu'à aujourd'hui. Classée monument historique en 1976, la maison Savard constitue un très bel exemple de la maison traditionnelle québécoise érigée en milieu rural. On remarquera la légère inclinaison des murs pignons qui permet de mieux supporter le poids de la charpente de la toiture. On dit alors que les murs ont du « fruit ».

100, rue Lavallée

Érigée vers 1850, cette maison de grande dimension est acquise vers 1935 par Jean-Baptiste Jobin, médecin à l'Hôtel-Dieu de Québec et ancien doyen de la Faculté de médecine de l'Université Laval. Il en fait d'abord sa résidence d'été puis une résidence permanente qu'il décide d'agrandir. Il prend bien soin de respecter les caractéristiques du carré original : angle du toit, revêtements, ajout de lucarnes, galerie prolongée et proportions équilibrées.

Rue de la Prise-d'Eau

Les grands incendies de 1845 et les épidémies incitent la Ville de Québec à se pourvoir d'un aqueduc. En 1854, une conduite amenant par gravité l'eau du lac Saint-Charles jusqu'à Québec est mise en place. Le château d'eau actuel date de 1950. Il constitue un exemple tardif de l'architecture de style château qui a marqué le paysage de plusieurs villes canadiennes jusqu'en 1940.

63, rue Racine

L'avocat Francis McLennan (1857-1940) lègue aux Ursulines de Québec, en 1935, cette résidence de pierre et le domaine qui l'entoure, en bordure de la rivière Saint-Charles. Il en avait hérité de sa défunte épouse, Alma Stuart, une ancienne élève des Ursulines. La maison, à la toiture mansardée et aux dimensions d'origine imposantes, traduit bien l'aisance de certains villégiateurs du début du 20e siècle. Elle sera convertie en pensionnat dès 1941.

30, rue Saint-Amand

Érigée en 1920, cette coquette résidence avec son toit à deux larmiers, son revêtement en bardeau de bois et ses contrevents, trahit sa vocation première de maison de villégiature. Elle fait partie d'un secteur où s'alignent une dizaine de maisons construites entre 1890 et 1930 qui conservent encore leur apparence traditionnelle. Pendant plusieurs décennies, les membres de la famille Gagnon l'ont habitée, dont la golfeuse réputée Berthe Gagnon.

124, rue Valvue

Cette demeure date probablement du dernier quart du 19e siècle. Isaïe Nantais (1888-1975) en fait l'acquisition en 1938 et sa famille la conservera jusqu'en 1978. Secrétaire à la Commission de géographie du ministère des Terres et Forêts, ancêtre de la Commission de toponymie du Québec, Nantais baptisera des milliers de cantons, rivières et lacs de notre territoire en mettant en évidence la toponymie française. Sur cette maison tout en bardeau, il faut remarquer les lucarnes à fronton qui surplombent chacun des pans et lui confèrent une allure de villa cossue.

3775, rue Verret

La maison Thériault, au toit en mansarde, a été construite vers 1880-1890. Elle prend place sur un immense terrain de plus de 1 800 mètres carrés. La planche à feuillure en façade et le bardeau de cèdre à motif sur les autres murs confirment la finesse d'exécution. On notera aussi les consoles ouvragées sous la corniche de même que le découpage des chambranles.

Noyau institutionnel de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette

Loretteville possède un ensemble religieux d'intérêt avec son église, son presbytère et son cimetière, pourvu d'une chapelle funéraire et d'un calvaire. L'actuelle église, la quatrième de la paroisse, est érigée selon les plans de l'architecte Gilles Côté et inaugurée en 1968. Son architecture moderne relève d'un plan centré de forme octogonale, dégageant une vaste nef, coiffée d'une toiture pyramidale à 16 versants. Le cimetière remonte à 1795, tout comme le presbytère qui a été modifié et agrandi à plusieurs reprises. Son aspect actuel est le résultat des travaux de 1872-1873, réalisés selon les plans de Joseph-Ferdinand Peachy.

QUARTIER DE **SAINT-ÉMILE**

1505, avenue Lapierre

Construite dans la seconde moitié du 19e siècle, cette maison traditionnelle québécoise est un bel exemple de symétrie : la porte centrale bien ornementée est accompagnée d'une fenêtre à entablement de part et d'autre. À l'étage, on remarque la symétrie des lucarnes et les souches de cheminée qui encadrent harmonieusement l'ensemble. Précisons que l'ajout récent d'une cuisine d'été respecte l'architecture du carré principal.

2075-2081, avenue Lapierre

Cette maison à mansarde datant de 1900 a appartenu à Ismaël Lafond, agriculteur et maire de Saint-Émile de 1934 à 1937. Lorsque son fils Alexandre reprend la propriété, il aménage à l'étage, à la fin des années 1950, une « chambre à gomme » où il apprête la résine d'épinette qu'il recueille dans les boisés environnants. Il vend ensuite son produit au marché et dans les pharmacies de la région.

6474, rue Saint-Romain

Sur une pierre surmontant l'entrée, on peut lire la date « 1846 ». Cette maison conserve encore de nos jours une caractéristique rare dans l'arrondissement : la façade principale et les murs latéraux sont construits en pierre de taille, alors que le mur arrière, moins apparent, est en pierre des champs.

QUARTIER DE **VAL-BÉLAIR**

3320, route de l'Aéroport

L'église de Saint-Gérard-Majella est construite en 1907 et 1908. Avec son plan rectangulaire, sa tour-clocher centrale, ses fenêtres cintrées et ses murs en granit à bossage, elle constitue un bel exemple d'église de village. Sa richesse patrimoniale tient aussi à son mobilier liturgique dont quelques pièces qui datent des 18e et 19e siècles. Les tabernacles des autels latéraux et surtout celui du maître-autel, attribué à Noël Levasseur, sont de grande valeur.

Croix de chemin

Le quartier de Val-Bélair conserve encore aujourd'hui quelques croix de chemin qui rappellent l'importance de la pratique religieuse en milieu rural. L'une se dresse à la hauteur du 525, chemin de Bélair. Une autre, située au 1705 de l'avenue de la Montagne Ouest, est surmontée d'un soleil rayonnant qui symbolise la couronne d'épines du Christ. Celle-ci, érigée en 1946 près du 1150 de la rue Gaudar, comporte une niche, des instruments de la passion et un soleil rayonnant.

3666, route de l'Aéroport

Le carré principal de cette maison était à l'origine coiffé d'un toit à deux versants. Cette pratique de reconfigurer l'étage est relativement courante puisque le toit mansardé permet de gagner un espace appréciable. L'appentis, en plus d'abriter le bois de chauffage, a servi de buanderie durant deux générations.

1734, boulevard Pie-XI

Charles Savard, propriétaire du moulin à scie du rang Saint-Michel, fait construire cette résidence secondaire en 1914, selon le plan conçu par sa femme Guélina Rowley. Coiffée d'un toit en pavillon avec tourelle d'angle, cette maison prend place sur un immense terrain. Elle est probablement la toute dernière à évoquer avec autant d'authenticité cette époque où Val-Saint-Michel concentrait un lot de résidences secondaires appartenant à de riches marchands.

DES PROMENADES DANS LA HAUTE-SAINT-CHARLES

LA BASE DE PLEIN AIR LA DÉCOUVERTE ET LE MONT BÉLAIR

1560, rue de la Découverte. Accès depuis le centre-ville par l'autoroute Henri-IV, sortie avenue Industrielle. Emprunter ensuite les avenues de la Montagne Est et de la Montagne Ouest.

Rien de tel que la base de plein air La Découverte, entrée principale du parc naturel du Mont-Bélair, pour profiter pleinement des attraits naturels de l'arrondissement. Au sommet de la montagne, qui culmine à plus de 485 mètres d'altitude, on jouit d'un panorama sans pareil sur la ville et les Laurentides. Un réseau de 55 kilomètres de sentiers permet au randonneur de découvrir la beauté du paysage ainsi que la richesse de la faune et de la flore. L'hiver, la base de plein air est ouverte aux fondeurs et aux raquetteurs. On y trouve diverses structures d'accueil et des équipements de loisir, dont une piscine et un observatoire astronomique pour les passionnés d'étoiles et de galaxies.

Le marais du lac Boivin au parc naturel du Mont-Bélair. *Photographie Ville de Québec.*

< Promenade en kayak aux Marais du Nord. *Photographie Ville de Québec.*

< Le parc linéaire de la rivière Saint-Charles. *Photographie Ville de Québec.*

LES MARAIS DU NORD

1100, chemin de la Grande-Ligne. Accès depuis le centre-ville par l'autoroute 73 Nord, sortie 167, Stoneham/Lac-Delage. Suivre ensuite les indications routières vers Lac-Delage.

Pour comprendre l'importance des milieux humides et pour en apprendre davantage sur l'histoire du lac Saint-Charles, une visite aux Marais du Nord s'impose. Déjà fréquenté par des bandes amérindiennes il y a plus de 4 000 ans, le site offre aux randonneurs plus de huit kilomètres de sentiers d'interprétation. Le parc naturel est également un véritable paradis pour qui veut s'initier à l'ornithologie : plus de 150 espèces d'oiseaux y ont été répertoriées !

LE PARC LINÉAIRE DE LA RIVIÈRE SAINT-CHARLES

Plusieurs accès depuis le centre-ville de Québec. On peut également y accéder par autobus (consulter le site Internet du RTC) et à vélo, par le corridor des Cheminots.

Ce grand parc linéaire, qui s'étend du lac Saint-Charles jusqu'au centre-ville de Québec, propose 32 kilomètres de sentiers pédestres dont une quinzaine de kilomètres courent dans l'arrondissement. Du sud au nord, cette section commence de façon spectaculaire avec la chute Kabir Kouba. Puis, en suivant les méandres du cours d'eau, le promeneur traverse une large plaine inondable, des milieux humides et des boisés. La fin du parcours offre une vue sur le lac Saint-Charles et les Laurentides.

< Ski de fond à la base de plein air La Découverte. *Photographie Ville de Québec.*

Au sommet de la chute Kabir Kouba. *Photographie Ville de Québec.* >

Pêche au parc Belle-Eau. *Photographie Ville de Québec.* V

LE PARC DE LA FALAISE ET DE LA CHUTE KABIR KOUBA

Accès depuis le centre-ville de Québec par l'autoroute Robert-Bourassa et le boulevard Bastien. Accessible aussi par les autobus 87 et 72 et à vélo, par le corridor des Cheminots.

Nichée dans un canyon de 42 mètres de hauteur, la chute Kabir Kouba, haute de 28 mètres, est l'un des sites incontournables de l'arrondissement. Spectacle inoubliable pour les amoureux de la nature, curiosité pour les géologues en herbe, elle intéressera aussi les amateurs d'histoire qui veulent en apprendre plus sur le passé industriel des lieux. Au 14, rue Saint-Amand, le centre d'interprétation Kabir Kouba propose un survol des richesses culturelles et naturelles du site. On y offre aussi des visites commentées qui permettent de découvrir une faune et une flore diversifiées, des vestiges archéologiques d'intérêt et quelques curiosités géologiques, comme des fossiles datant de 430 millions d'années !

LE PARC BELLE-EAU

1194, rue du Beau-Milieu. Accès depuis le centre-ville par l'autoroute Henri-IV, sortie avenue Industrielle. Emprunter ensuite les avenues de la Montagne Est et de la Montagne Ouest.

L'un des secrets les mieux gardés de l'arrondissement est sans doute ce petit parc aménagé en plein bois, autour d'un étang. Des plates-bandes et un ruisseau en cascade agrémentent ce lieu de repos, déjà lauréat de prix provinciaux en aménagement. On y trouve aussi un pavillon de service qui peut être loué pour des réceptions.

LE PARC MONTCHÂTEL

Accès depuis le centre-ville de Québec par l'autoroute Henri-IV, le boulevard des Cimes et la rue Duhamel.

Cet autre joli parc de quartier s'étend sur une colline boisée et sur une partie de la terrasse sablonneuse de la vallée du ruisseau Montchâtel. Un réseau de sentiers aménagés en forêt permet aux randonneurs de découvrir la diversité de la faune et la richesse des essences forestières. Les visiteurs y trouveront aussi un pavillon d'accueil ainsi que des équipements communautaires et récréatifs.

DES RANDONNÉES CYCLISTES

Le corridor des Cheminots traverse l'arrondissement en diagonale, du sud-est au nord-ouest. Vient s'y greffer, dans le quartier de Val-Bélair, une bande cyclable de près de 15 kilomètres qui emprunte le boulevard Pie-XI Sud et Nord, l'avenue de la Montagne Est et Ouest, la route de l'Aéroport et l'avenue de l'Amiral.

^ Activité de plein air au parc Montchâtel. *Photographie Ville de Québec.*

< Le corridor des Cheminots.

QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

4000 avant auj. Des Amérindiens fréquentent les abords du lac Saint-Charles et y érigent des campements.

vers 1628 Le récollet Gervais Mohier serait le premier Européen à s'aventurer en canot au « lac de la rivière de S. Charles ».

1647 Les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec obtiennent la seigneurie de Saint-Ignace.

1652 Louis de Lauzon se voit accorder la seigneurie de Gaudarville.

1667 Les Jésuites obtiennent la seigneurie de Saint-Gabriel.

vers 1675 Début de la mise en culture des terres de l'arrondissement.

1682 Concession de la seigneurie de Bélair, dite aussi de Bonhomme, à Guillaume Bonhomme.

1697 Un groupe de Hurons-Wendats s'établit à l'est de la chute de Lorette, aujourd'hui Wendake.

1794 Arrivée du premier curé de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette.

1827 Fondation officielle de la paroisse de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette qui englobera tout le territoire de l'arrondissement.

Le village de Saint-Émile à l'époque où l'avenue Lapierre n'était qu'une route de terre. *Presbytère de la paroisse de Saint-Émile.*

1855 Formation de la municipalité de Saint-Ambroise-de-la-Jeune-Lorette.

1904 Création du village de Saint-Ambroise, qui prend le nom de Loretteville en 1913.

1909 Formation de la municipalité de Saint-Gérard-Majella, qui devient ville de Bélair en 1965.

1926 Formation de la municipalité de Château-d'Eau.

1929 Fondation de la municipalité de Saint-Émile, qui devient ville en 1993.

1933 Création de la ville de Val-Saint-Michel.

1946 Formation de la municipalité de Lac-Saint-Charles, qui devient ville en 1997.

1947 Loretteville devient ville.

1965 Annexion de Château-d'Eau à Loretteville.

1974 Fusion de Bélair et de Val-Saint-Michel pour former Val-Bélair.

2002 Création de l'arrondissement de La Haute-Saint-Charles à la suite du regroupement de 13 villes de la Communauté urbaine de Québec dont Loretteville, Saint-Émile et Lac-Saint-Charles.

2009 Le secteur de Val-Bélair est intégré à l'arrondissement de La Haute-Saint-Charles.

PORTRAIT DE FAMILLE

L'arrondissement de La Haute-Saint-Charles compte plusieurs familles enracinées dans le milieu depuis des générations, parmi lesquelles les Auclair, Barbeau, Beaulieu, Boivin, Cloutier, Daigle, Rhéaume, Savard, Therrien, Verret… Mais c'est aussi la patrie d'élection de nombreuses familles établies depuis la seconde moitié du 20e siècle.

La famille de Joseph et Rosanna Daigle, du rang de la Montagne. *Collection Normand Soucy.*

Cortège d'un mariage à Saint-Émile. *Collection Roger Barbeau.*

M. Jean Légaré, de Canots Légaré, une entreprise centenaire du boulevard Valcartier.

M. Paul-André Pelchat du quartier de Val-Bélair.

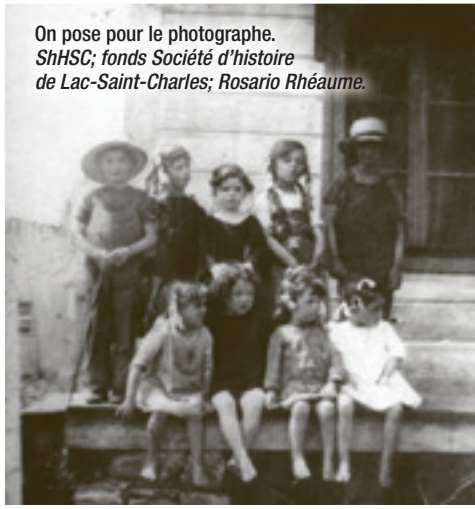
La famille de Jean-Baptiste Savard du rang de la Montagne. *Collection Lise Savard.*

Après les noces de Noël Martel et de Marie-Ange Vézina à Loretteville, en 1931. *Collection Gilles Martel.*

M. Yves Bédard de l'avenue du Lac-Saint-Charles.

M^me^ Mylène Bilodeau, M. Patrice Dallaire et Léo le chien, résidants de la rue du Cormoran.

Lorettevilloises. *Collection Gilles Martel.*



On pose pour le photographe. *ShHSC; fonds Société d'histoire de Lac-Saint-Charles; Rosario Rhéaume.*

M. Claude Vallières et M^me^ Pierrette Lessard de la rue du Petit-Coteau

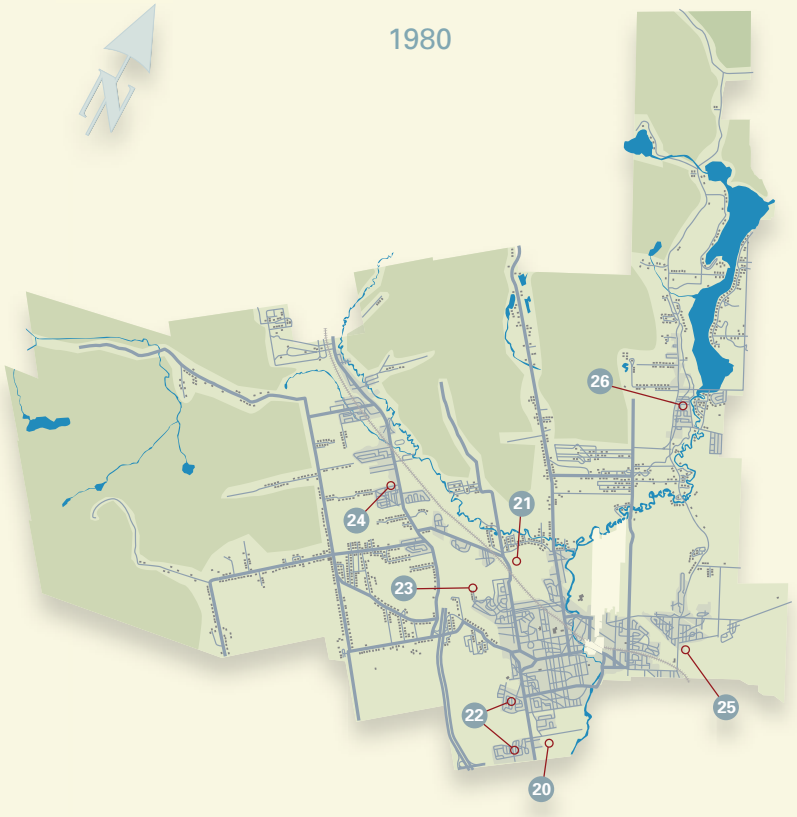
LA HAUTE-SAINT-CHARLES EN TROIS TEMPS

1831

Le territoire correspondant à l'arrondissement actuel est en grande partie boisé. On trouve quelques habitations au sud du lac Saint-Charles (1) et le long des principaux chemins et rangs, ceux de Saint-Ignace (2), aujourd'hui la rue de la Faune, de Saint-Romain (3), du Grand-Saint-Antoine (4), aujourd'hui la rue Racine, de l'Ormière (5), de Pincourt (6), de Sainte-Geneviève (7), de Saint-Claude (8) et de la Montagne (9). L'actuel boulevard Valcartier est en construction (10).

1915

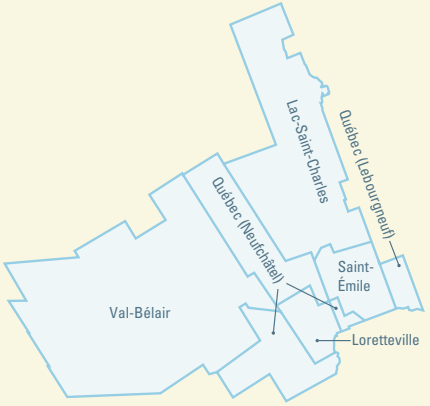
Dans le secteur du lac Saint-Charles, le chemin principal s'étend au-delà de la baie de l'Écho (11). On a ouvert le chemin de la Grande-Ligne et l'actuelle rue Delage (12), ainsi qu'une partie de la future rue Jacques-Bédard (13). Plus au sud, une agglomération s'est formée (14) à la jonction du rang Saint-Ignace et du chemin du lac Saint-Charles, aujourd'hui l'avenue Lapierre. Dans le village de Loretteville, les habitations débordent au sud, le long des actuelles rues Lessard, Ernest-Renaud, Martel et Giroux (15). La densité est plus forte encore aux alentours du boulevard Valcartier (16). Le rang Saint-Michel (17), futur boulevard Pie-XI, longe un tronçon du chemin de fer du Canadian Northern Railway, devenu aujourd'hui le corridor des Cheminots (18). Une petite agglomération a pris naissance à l'angle de la Grande Ligne Guénette et du rang de la Montagne (19), aujourd'hui la route de l'Aéroport et l'avenue de la Montagne Ouest et Est.



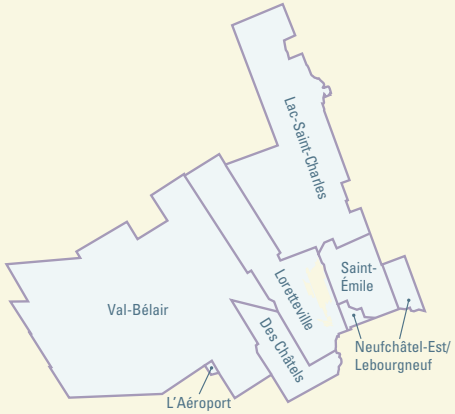
1980

Presque tout le territoire de Loretteville est développé, de la rue Pincourt (20) jusqu'au terrain de golf (21). Dans le quartier de Neufchâtel, des lotissements résidentiels sont en cours en bordure du boulevard de l'Ormière (22) et du mont Châtel (23). À Val-Bélair, l'urbanisation est enclenchée de part et d'autre du boulevard Pie-XI (24). Des quartiers résidentiels se développent également autour des noyaux villageois de Saint-Émile (25) et de Lac-Saint-Charles (26).

Divisions seigneuriales vers 1750



Divisions municipales vers 1975



Quartiers de l'arrondissement en 2011

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Album-souvenir Saint-Émile 1925-1975 : 50e anniversaire. [Québec, paroisse de Saint-Émile, 1975].

ASSOCIATION POUR LA PROTECTION DE L'ENVIRONNEMENT DU LAC SAINT-CHARLES. *Étude descriptive du bassin versant du lac St-Charles.* Lac-Saint-Charles, 1981.

BARBEAU, Gérard et al. *La paroisse de Saint-Ambroise de la Jeune-Lorette : une famille depuis 200 ans : 1794 à 1994 : de son origine à aujourd'hui.* Loretteville, Corporation du 200e de la paroisse de Saint-Ambroise de la Jeune-Lorette, [1994].

BOUTET, Denis. *La distance physique et la distance sociale en milieu lorettain.* Thèse, Université Laval, 1979.

CHAMBRE DE COMMERCE DE VAL-BÉLAIR. *Val-Bélair : hier et aujourd'hui*, [Québec, s. l.,1974].

CHARTRAND, Roger. *Saint-Gérard-Majella*. Texte inédit, juin 2008.

CHOUINARD, Denis et Richard JONES. « La carrière politique de René Chaloult : l'art de promouvoir une politique nationaliste tout en sauvegardant son avenir politique ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 39, no° 1 (été 1985).

COLLECTIF. *Ville de Val-Saint-Michel*. Ville de Val-Saint-Michel, 1965.

DELTELL, Gérard. *Éclosion : Loretteville et ses ganteries 1897-1918*. [Loretteville], s. éd., 1989.

FORTIN, Christian. *Les trésors du journal d'un estivant.* Québec, Société historique de Lac-Saint-Charles, 1997.

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES. *Souvenir du jubilé d'argent des Frères des écoles chrétiennes à Loretteville.* F.É.C., Loretteville, 1938.

GERMAIN, Guy. *Odilon Belle-Isle, curé de la paroisse Saint-Gérard-Majella de 1938 à 1948.* Texte inédit, 2008.

LESSARD, Michel et Gaston CADRIN. « Les sentiers de la villégiature ». *Cap-aux-Diamants*, n° 33 (printemps 1993).

MARTEL, Elzéar-Alexandre. *Saint-Ambroise de la Jeune-Lorette (comté de Québec), 1904-1940 : recueil de souvenirs*. Québec, le Courrier de Limoilou, 1949.

NOËL, Éric. *Le Lac-Saint-Charles*, 1946-1993. [Lac-Saint-Charles], Société historique de Lac-Saint-Charles, 1996.

Paroisse de Saint-Gérard-Majella, Val-Bélair : album-souvenir 1906-1981. [Québec, paroisse de Saint-Gérard-Majella,1981].

PATRI-ARCH. *Inventaire et analyse du patrimoine de l'arrondissement de La Haute-Saint-Charles.* Québec, Ville de Québec, 2004.

POULIN, Étienne. *Le lac Saint-Charles.* Lac-Saint-Charles, Société historique de Lac-Saint-Charles, 1992.

ROY, Michel-André. *Le clocher et le château : l'histoire tranquille de Château-d'Eau et de Sainte-Marie-Médiatrice, 1950-2000.* [Québec], Michel-André Roy, 2000.

ST-JULIEN, Pierre. *Géologie de la région de Québec.* Québec, Ministère des ressources naturelles,1995.

SAVARD, Julie-Rachel. *Les facteurs de maintien de l'industrie du cuir dans les petites localités du Québec : étude du secteur de Loretteville de 1904 à nos jours.* Thèse, Université Laval, 2002.

THIBAULT, Hugues. *Étude géographique de l'industrie du cuir de Loretteville.* Mémoire, Université Laval, 1965.

Vue de l'île aux Bouleaux, dans la baie de l'Écho.

Le parc Jean-Roger-Durand dans le quartier de Loretteville.

Promenade aux abords du château d'eau.

LISTE DES SIGLES

ACHC	**Archives du Centre hospitalier Chauveau**
AVQ	**Archives de la Ville de Québec**
BAnQ-Mtl	**Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Montréal**
BAnQ-Q	**Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Québec**
ShHSC	**Société d'histoire de La Haute-Saint-Charles**

TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR L'ARRONDISSEMENT DE LA HAUTE-SAINT-CHARLES :

- Une terre d'eau et de relief qui renferme le plus grand parc naturel de la ville, son plus haut sommet et son plus grand lac
- Des sites de tourisme et de villégiature reconnus depuis le 19e siècle
- Une industrie d'origine autochtone, le cuir, présente partout sur le territoire
- Un pays de bûcherons, de chasseurs, de lavandières, de tailleurs de cuir, de gantiers, de couturières et d'agriculteurs
- Une ancienne ville carrefour où dominent le commerce et l'industrie, dont la ganterie
- Une agglomération longtemps vouée à la fabrication de souliers mous
- Une ancienne municipalité de golfeurs et de tennismen
- Un quartier né dans le sillage d'un hôpital et des rêves d'un homme déterminé
- Un développement résidentiel de qualité conçu pour susciter la fierté
- Un patrimoine architectural riche et varié aux coups de cœur assurés !

ET PLUS ENCORE : • Des textes simples et dynamiques • Plusieurs dizaines de photos anciennes et actuelles • Des cartes géographiques illustrées • Une brève chronologie • Des suggestions de promenades…

Entente de développement culturel

VILLE DE QUÉBEC

Culture, Communications et Condition féminine Québec

3,50 $

50%

BIOGAZ ÉNERGIE

L'intérieur de ce cahier est imprimé sur du papier Rolland ST50 contenant 50 % de fibres recyclées postindustrielles, certifié Choix environnemental et fabriqué au Québec à partir d'énergie biogaz.